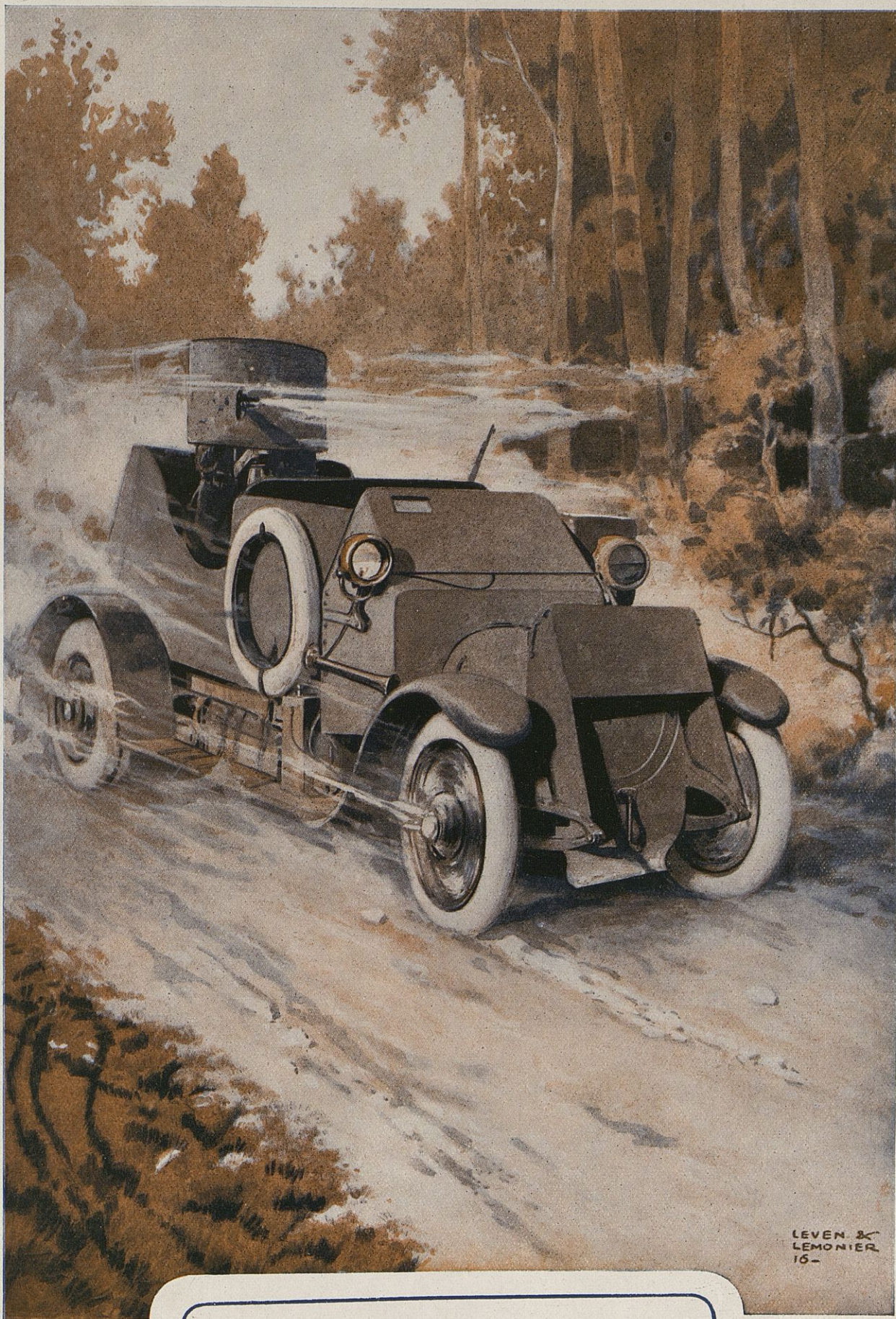


LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

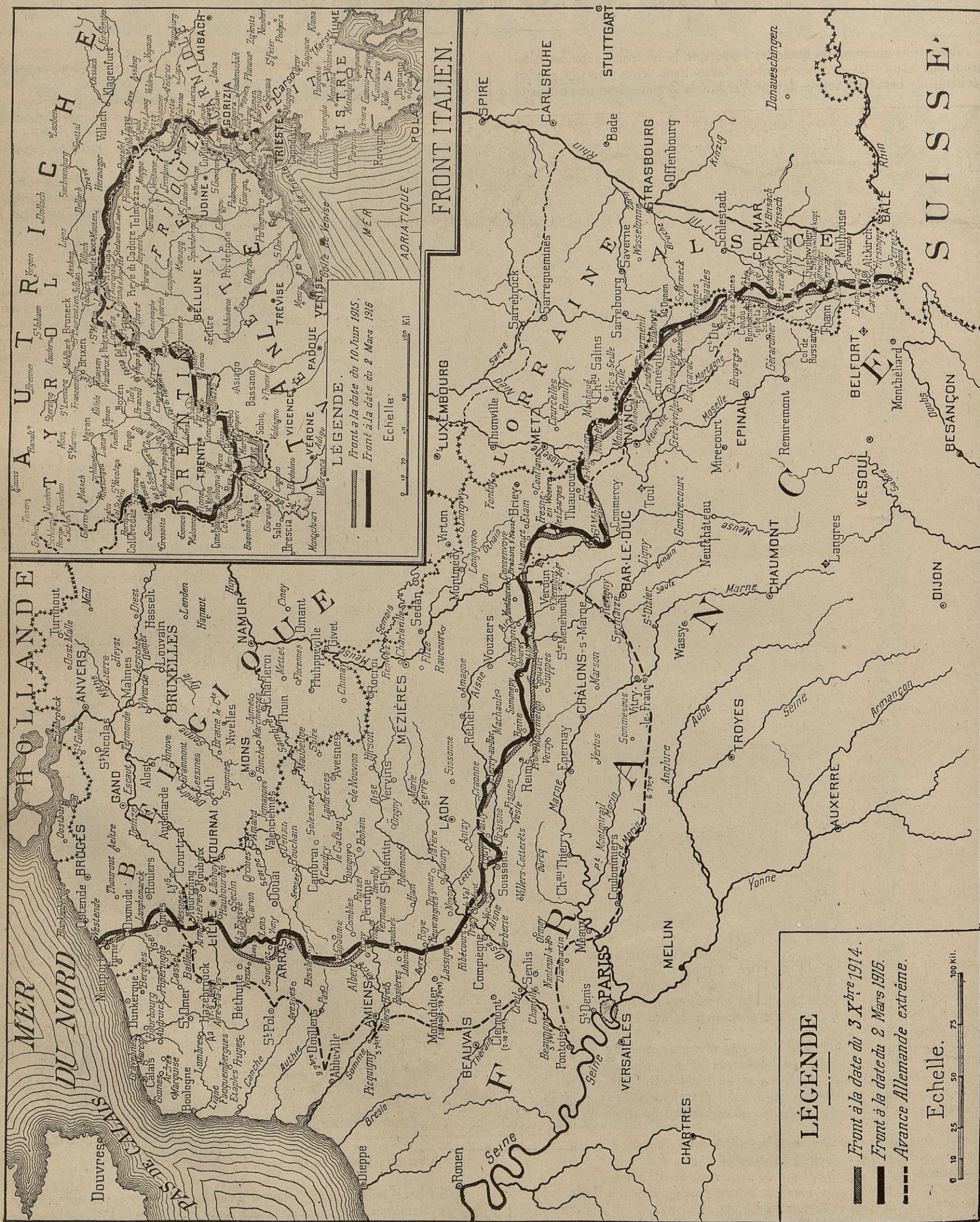
Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poiss
PARIS

L'auto-mitrailleuse

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 24 FÉVRIER AU 2 MARS

Après une accalmie de quelques jours, que la nécessité pour les Allemands de fermer les brèches terribles faites dans leurs effectifs rendait inévitable, la bataille a repris devant Verdun, le 2 mars, avec une intensité

heulles ; une contre-attaque immédiate nous ramena à la lisière ouest du village.

Le 29, l'accalmie fut presque complète ; aucune action d'infanterie ne fut signalée dans la journée. Les Allemands se retranchèrent sur les pentes nord de la côte du Poivre dont la première crête était occupée par nos éléments avancés.

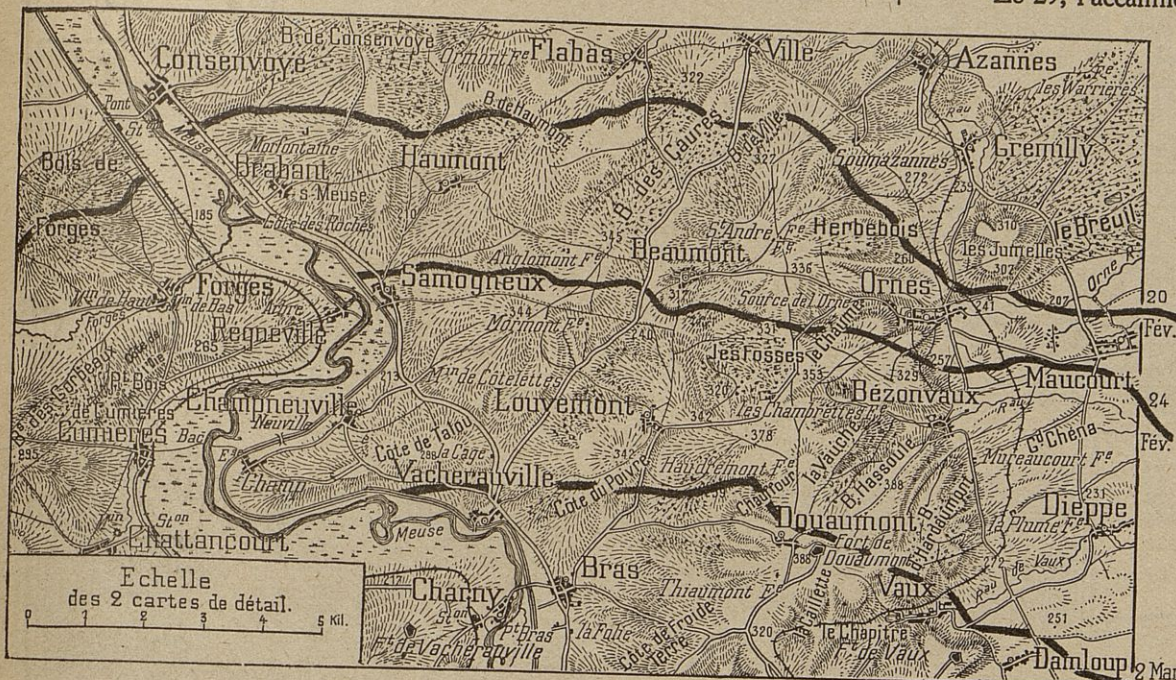
Le 1^{er} mars, aucune action d'infanterie ne se produisit au cours de la journée ; le bombardement ennemi continue au nord de Verdun ; pendant la nuit, il redouble d'intensité.

En Woëvre, en fin de journée, les Allemands attaquent vivement nos positions de Fresnes ; ils sont aussitôt rejetés par notre contre-attaque des quelques éléments de tranchées où ils avaient pu pénétrer.

Le 2 mars, un bombardement particulièrement violent annonce une action d'infanterie ; en effet, les Allemands attaquent à plusieurs reprises avec une extrême violence vers Douaumont ; sur ce plateau se trouvent trois positions essentielles : le village, le fort à l'est du village et entre les deux une redoute. Le village fut pris le matin par l'ennemi ; nous le lui enlevâmes. La redoute fut prise et reprise cinq fois au cours de la journée ; elle resta entre nos mains. Quant au fort, il était toujours occupé par quatre cents Brandebourgeois que nous encerclions presque complètement.

La journée du 2 mars fut très chaude ; les Allemands subirent encore de lourdes pertes.

Sur les autres points du front, il n'y a à signaler que quelques attaques allemandes repoussées sur le front anglais vers Ypres, et vers Maricourt, dans la Somme ; une action en Champagne, le 25 février, au cours de laquelle nous avons enlevé un saillant ennemi au sud de Sainte-Marie-à-Py ; nous avons fait trois cent cinquante prisonniers ; le 27, l'ennemi a réussi un coup de main dans la région de la ferme de Navarin contre nos tranchées avancées.



POSITIONS SUCCESSIVES AU NORD DE VERDUN

aussi violente que dans les journées des 25 et 26 février qui furent le point culminant de l'offensive.

Le vendredi 25, la neige était tombée en abondance, gênant les opérations. Cependant, après une intense préparation d'artillerie, plusieurs attaques allemandes à gros effectifs furent menées avec une violence inouïe sur la côte du Poivre ; elles restèrent sans succès. Une autre attaque sur nos positions du bois de la Vauche était également arrêtée.

Le samedi 26, la neige continuait à tomber en abondance ; pendant la nuit, nos troupes avaient encore renforcé leurs positions. L'ennemi ne se livrait à aucune nouvelle tentative ni sur la côte du Talou ni sur la côte du Poivre ; pris sous les feux de notre artillerie, il ne pouvait bouger.

A la fin de la journée, une forte attaque allemande déclanchée dans la région de la ferme Haudremont, à l'est de la côte du Poivre, était brisée par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses et par nos contre-attaques. Une autre tentative, non moins violente, dans la région du bois d'Haudremont, à l'est de Douaumont, n'avait pas plus de succès. Malgré les efforts inouïs de l'ennemi, malgré le nombre des effectifs engagés, nos positions étaient entièrement maintenues. A notre gauche, nous tenions victorieusement la côte du Poivre ; à notre droite, le fort de Douaumont, pris dans la matinée par l'ennemi, était dépassé par nos troupes, et quelques centaines de Brandebourgeois s'y trouvaient encerclés ; les pentes de la position de Douaumont étaient couvertes de cadavres allemands.

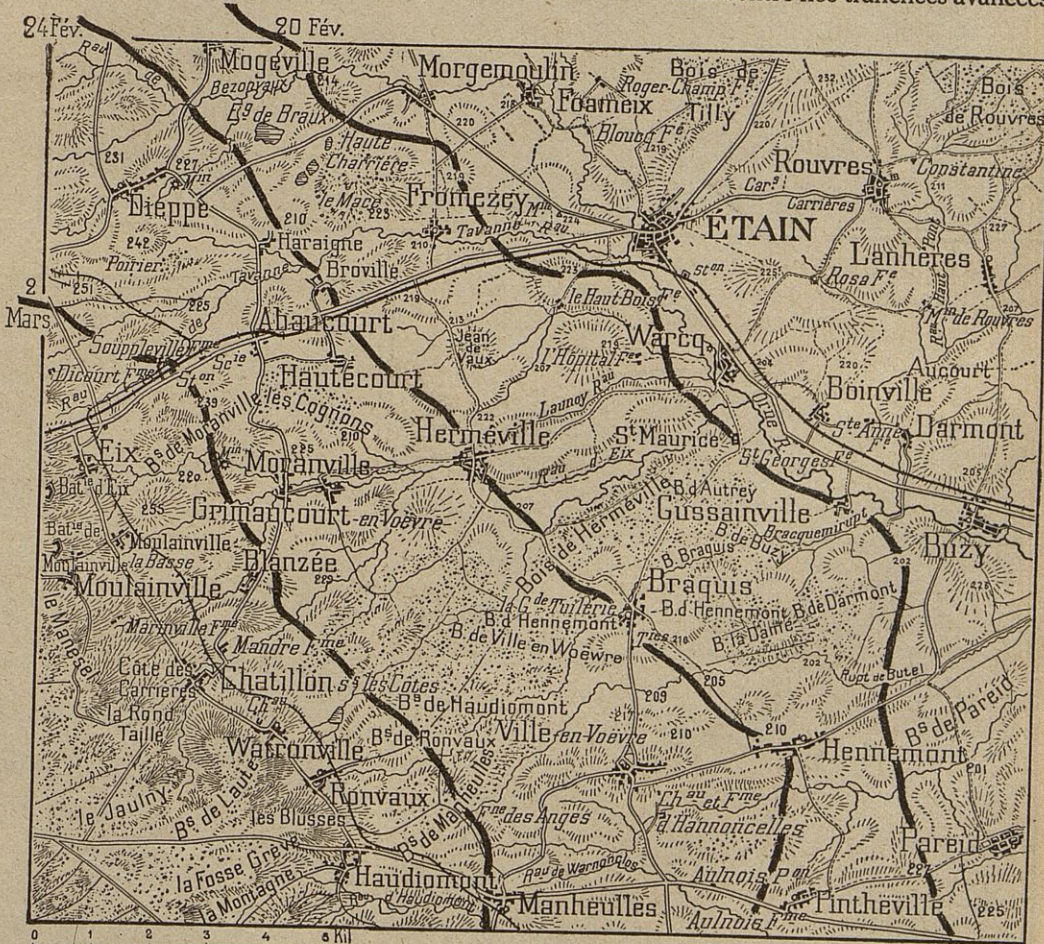
Dans la plaine de Woëvre, nos lignes étaient ramenées en arrière sans pression de l'ennemi et étaient alignées au pied des Hauts-de-Meuse. Dans la soirée du 26, l'ennemi attaquait la station du chemin de fer d'Eix ; prise et reprise, la station restait finalement en notre possession ; toutes les tentatives contre la cote 255 au sud-est d'Eix étaient impuissantes à nous en déloger. Plus au Sud, une attaque allemande contre Manheulles échouait complètement.

Le dimanche 27, les Allemands tentaient plusieurs attaques partielles qui étaient refoulées par nos feux et nos contre-attaques. A l'ouest du fort de Douaumont, notamment, nos troupes engageaient un combat corps à corps avec l'adversaire qui était rejeté d'une petite redoute où il avait réussi à s'installer.

En Woëvre, deux attaques sur Fresnes, à seize kilomètres environ au sud-est d'Eix, étaient repoussées par nos soldats.

La journée du 28 a marqué un ralentissement dans l'offensive allemande ; il n'y eut que quelques actions locales, violentes il est vrai ; elles se produisirent dans la région du village de Douaumont ; nos troupes les repoussèrent.

En Woëvre, les Allemands réussirent à s'emparer du village de Man-



POSITIONS SUCCESSIVES DANS LA WOËVRE

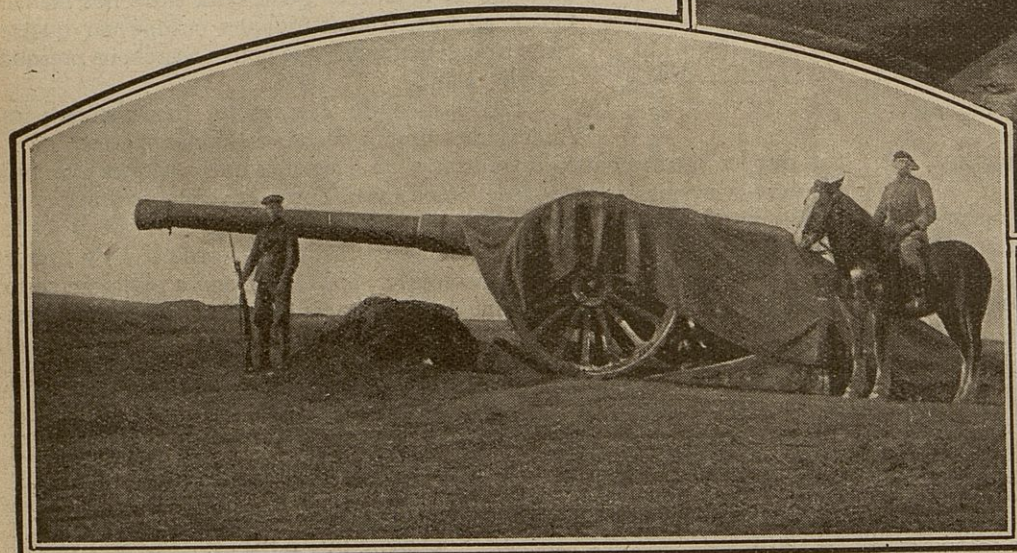
En Alsace, le 26 février, l'ennemi a tenté une forte attaque sur un front de deux kilomètres, au sud-est de Celles, dans la vallée de la Plaine ; l'attaque a complètement échoué. A l'est de Seppois, le 29, notre contre-attaque a chassé l'ennemi de quelques éléments de tranchées où il avait pénétré.

LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE



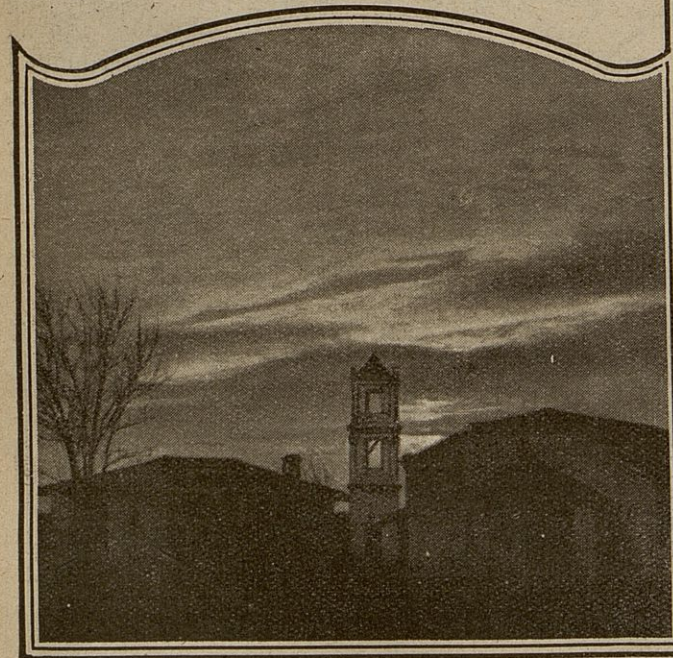
Un général grec déclarait récemment que Salonique était devenue le camp retranché le plus formidable du monde. Ce qui est certain, c'est que les défenses que nous avons organisées ont empêché jusqu'ici l'offensive allemande de se déclancher. Le crédit des alliés en Orient s'accroît au fur et à mesure qu'augmente leur puissance, et la façon amicale dont fut reçu le général Sarrail par le roi de Grèce le prouve surabondamment.

Le camp de Salonique s'étend de plus en plus. Il atteint aujourd'hui Topchin, ville située sur le Vardar. Des quantités de marchandises destinées au ravitaillement de nos troupes arrivent chaque jour à la gare de cette localité.



Un bataillon de chasseurs à pied a jeté son camp aux environs de la gare de Topchin. Des pluies torrentielles, très fréquentes dans cette région, se sont abattues formant des marécages boueux. L'état détrempe du terrain est d'ailleurs peu de chose comparé à celui que l'on rencontre plus au nord dans la partie de la Serbie actuellement occupée par les Bulgares. Ces derniers, d'abord très fiers de leur avance, sont aujourd'hui peu satisfaits de séjourner dans ces pays marécageux où le ravitaillement se fait au prix de mille difficultés.

Des pièces d'artillerie lourde sont braquées dans la direction de l'ennemi, prêtes à cracher la mort en cas d'attaque.



ÉGLISE DE TOPCHIN

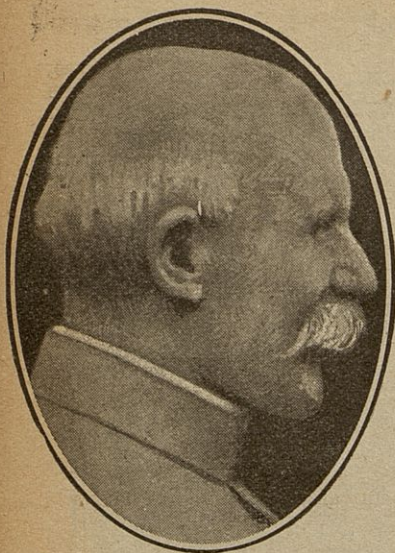


Le mulet est très employé aux environs de Salonique et il rend de très grands services. Celui que l'on voit ici, couché sur le flanc et les pieds liés par une corde, se montrait récalcitrant, il ne voulait pas se laisser ferrer. Le maréchal a demandé du « renfort » à ses camarades, et cinq zouaves maintiennent solidement l'animal.

SOIR DE BATAILLE



« Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit. » Le spectacle de tous ces cadavres allemands fauchés par les rafales d'obus évoque le vers de Victor Hugo. Ces photographies ont été prises en Artois; mais c'est une vision analogue que doivent avoir en ce moment sur le plateau de Douaumont nos braves qui défendent Verdun.



GÉNÉRAL PÉTAIN

L'attaque sur Verdun

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.



GÉNÉRAL HUMBERT

Qu'elle ait été décidée ou non par un grand Conseil de guerre tenu à Berlin, l'attaque allemande contre Verdun était nécessaire à nos ennemis pour plusieurs motifs puissants. Il fallait prévenir l'offensive des alliés, impressionner et reconquérir l'opinion mondiale, affirmer la puissance militaire de l'Allemagne.

Du reste, elle se dessinait depuis un mois environ. Une certaine activité s'était manifestée sur tout le front occidental.

En Belgique, sur l'Yser, en Artois, sur la Somme, en Champagne, en Alsace, partout des coups de sonde étaient donnés par nos ennemis sur notre front. On disait alors qu'ils *tâtaient le terrain*. Il se dégageait de tous ces combats une impression assez nette qu'il y aurait sous peu une offensive allemande. Chacun s'y attendait. Elle eut lieu sur Verdun, sur la partie la plus forte, la plus résistante des lignes françaises (1).

Pourquoi? Peut-être une question toute particulière (prestige dynastique) influa-t-elle dans la décision prise par l'empereur allemand? Voulut-il redonner à son rejeton impérial un certain lustre qu'il n'avait pu acquérir au moment de la bataille de la Marne? Ou, alors, voulut-il prouver que ses armées étaient encore capables de fournir un effort comme au début de la campagne? Quoi qu'il en soit, l'attaque du camp retranché de Verdun, et par son front nord-est, constitue certainement l'opération militaire la plus formidable de la guerre actuelle.

Réussira-t-elle?... C'est-à-dire, les armées allemandes se rendront-elles maîtresses de la place, des forts, du camp retranché? Il n'est pas permis à un Français, dans le moment actuel, d'oser douter.

Quant à moi, dans mon âme de soldat, je n'admets pas une pareille hypothèse. Devant le courage de nos troupes, devant leur force de résistance devant l'accumulation de nos moyens de défense, devant la volonté et le talent de nos chefs, je reste confiant et j'espère...

LE TERRAIN DE LA BATAILLE

Quand on vient de la frontière française de l'est, par la route de Conflans-Etain, on aperçoit à l'horizon une ligne grise formant bourrelet et se découpant sur toutes les grandes plaines de la Woëvre.

Ce sont ce qu'on appelle les *Hauts-de-Meuse*. Ils dominent de 200 mètres tout le terrain environnant. Au fur et à mesure qu'on s'approche, quand on a dépassé Etain, ces crêtes se noircissent par endroits, se tachent de points sombres; les bois deviennent nombreux, et ce gros bourrelet uni, vu de loin, laisse alors de multiples échancrures, ravins profonds, tourmentés, boisés eux-mêmes, qui découpent profondément la falaise dominant la plaine.

Dans ces échancrures, portes naturelles de l'obstacle, des routes et des chemins ont été tracés qui donnent accès sur la hauteur. La pente est raide; on arrive de suite au plateau.

Ce plateau s'étend alors sur une profondeur variable de 9 à 12 kilomètres. Il se maintient dans la même altitude 380-350, puis, il retombe à pic à l'Ouest; ses bords contournés et découpés sont baignés par un grand cours d'eau, la Meuse.

Ce plateau, dont la partie supérieure est assez unie, est parsemé de bouquets de bois. De l'épine centrale, partent de nombreux contreforts qui, entre eux, laissent de profonds ravins dont la direction tourmentée présente des courbes dans tous les sens.

La Meuse, grand cours d'eau coulant du Sud au Nord, borde la partie ouest des Hauts-de-Meuse; mais, par suite des nombreux contreforts signalés qui viennent y aboutir, son cours, suivant le bas des côtes, forme de très nombreux méandres qui ceignent le pied des promontoires.

La vallée est large à des endroits; des grandes prairies bordent le cours d'eau, enfin un canal (canal de Meuse) borde le fleuve sur sa rive droite.

A l'ouest du fleuve, le pays se relève comme les Hauts-de-Meuse, mais le terrain va devenir plus sévère encore, les bois et forêts plus nombreux, les ravins plus profonds: c'est l'Argonne qui apparaît.

Verdun est située dans la vallée, sur la Meuse et le canal. Vieille citadelle du temps de Vauban. Un rocher, à l'ouest de la ville, forme le réduit de la place qui est entourée d'une ceinture de fossés, de parapets, de redans, qui, tous, n'ont plus aucune valeur.

Le camp retranché, construit en 1870, embrasse les deux côtés de la Meuse, et les très nombreux forts éparpillés sur les deux rives forment autour de la place des ceintures successives de défense à Verdun, placée dans le creux de la vallée et qui n'est vue que des hauteurs qui l'entourent.

Les forts sont de construction ancienne (40 ans). Quelques-uns de construction récente (Vacherauville, 4 ans).

Ces forts sont de bonne résistance, bien qu'il soit admis qu'aujourd'hui aucun fort ne saurait résister à l'artillerie moderne. Ces points sont quand même des points d'appui et des positions sérieuses parfaitement situées sur les endroits principaux de défense.

Le fort de Douaumont, dont il sera particulièrement parlé, était un fort bétonné, à coupoles cuirassées, et très solidement établi. Mais, comme tous les forts, points immuables, repérés, il est devenu un nid d'obus, intenable; c'est, actuellement, un amas de décombres.

LES TROUPES D'ATTAQUE

L'armée allemande qui attaque actuellement le camp retranché de Verdun est l'armée du kronprinz; elle est placée sous les ordres directs de l'héritier impérial, mais dont la fougue et les talents discutables sont sous le contrôle du vieux maréchal von Haeseler.

Un général plus jeune et plus actif, le général von Demling, commandant le XV^e corps d'armée (Metz), est très probablement chargé de la direction des opérations. Enfin, la présence du kaiser a été signalée au nord d'Ornes avec son état-major.

Il est bien difficile d'établir exactement, actuellement, la force et la composition de cette armée... Ce qu'on peut dire, d'après les renseignements les plus sérieux, c'est qu'elle comprendrait au moins *huit corps* d'armée au minimum, avec un puissant matériel d'artillerie, dont les pièces lourdes seraient justement celles employées en Serbie et dirigées en fin d'opération sur la frontière occidentale. Il est certain que l'artillerie mise en ligne est formidable, et telle que jamais, dans aucune attaque, on ne vit semblable accumulation de pièces de tous calibres.

L'armée du kronprinz comprenait les V^e, XIII^e, XVI^e corps actifs, plus les V^e et VI^e corps de réserve. Or, signale: le III^e corps actif (Berlin, régiments de Brandebourg, corps d'élite), le XV^e corps (régiments de Lorraine, Metz, régiments d'élite), le XVIII^e corps actif (Francfort, corps également d'élite), comme ayant pris part à l'action qui s'est développée à partir du 20 février.

Ce serait donc au minimum huit corps d'armée. En admettant les corps d'armée allemands réduits à 35.000 hommes, on voit que l'avalanche, la ruée sur Verdun, comprenait, rien que dans l'attaque du front nord-est, près de 300.000 hommes.

LE TERRAIN CHOISI

L'attaque allemande s'est développée, le 20 février 1916, sur un front d'environ 34 kilomètres, affectant la forme circulaire; de Malancourt à Consenvoye, à Flabas, à Gremilly et se continuant dans la direction d'Etain.

Sur tout ce parcours de crêtes, une puissante artillerie, établie dans des endroits défilés, ouvrit un feu intense sur le front français qui occupait la ligne le Mort-Homme-Forges-Brabant-le bois de Causses-Ornes et la direction de Fromezey.

L'artillerie lourde très nombreuse tira sans discontinuer sur tout le front d'attaque, toute la journée du dimanche 20 février. Elle indiquait franchement une offensive prochaine sur tout le développement des lignes de défense françaises enveloppant vers le Nord le camp retranché de Verdun.

Tout d'abord, on pouvait être assez perplexe du côté français pour prévoir et découvrir le point d'attaque.

La Meuse, qui coupe en deux parties presque égales le front menacé, formait avec les inondations du moment un obstacle tellement sérieux qu'on devait en déduire qu'il ne pourrait y avoir d'attaques combinées sur les deux rives à la fois, car la communication et les relations dans le front d'attaque auraient été rendues très précaires et même impossibles. On en déduisait donc que la véritable attaque se produirait soit sur l'une des rives de la Meuse, soit tout à fait vers l'Est, sur la crête des Hauts-de-Meuse qui, par ce temps humide et pluvieux, présentait des terrains plus solides et plus faciles pour les opérations d'assaut.

Mais ces Hauts-de-Meuse sont justement les points les plus défendus du



LE GÉNÉRAL HERR INSPECTANT UN PARC D'ARTILLERIE

(1) De l'aveu même du général von Blume, qui écrit: « L'attaque a été conduite précisément contre un des points les plus formidablement fortifiés et, par conséquent, les plus défavorables pour la réussite d'un effort pareil ».

camp retranché ; c'est la partie la plus difficile pour l'assaut. Ce fut cependant là qu'il se produisit et que la masse d'infanterie se rua à l'assaut des lignes françaises.

Sur la rive gauche, l'action seule de l'artillerie continua intense durant toute la bataille. La lutte fut circonscrite à la portion de terrain entre Meuse et Woëvre ; sur cette partie appelée les Hauts-de-Meuse et décrite précédemment.

On pouvait, au premier abord, s'étonner de la direction choisie par les Allemands, et attribuer à la mentalité teutonne cette décision qui consistait à aborder les positions françaises dans leurs endroits le plus fortement organisés ; c'était bien prendre le taureau par les cornes. En réfléchissant un peu, on voit, cependant, que de nombreuses causes militaient en faveur de ce point.

L'attaque résolue, était une attaque de fond, faite par des masses de troupes et appuyée par une formidable artillerie. La consommation d'hommes et de munitions devait être très sérieuse ; il fallait donc songer avant tout, pour la mener à bien, à alimenter les réservoirs d'hommes, à approvisionner les batteries, et à nourrir cette masse de soldats. C'était un point capital. Sur la rive gauche, c'était difficile. Les voies de communications sont plus rares, moins bonnes ; elles se dirigent vers le Nord. La Meuse n'est pas franchissable partout, il fallait un long détour pour approvisionner les troupes s'avancant sur le front nord-ouest de Verdun, et les évacuations devenaient difficiles.

Sur le front nord-est, la tâche était plus facile. Les routes sont meilleures, surtout la principale, celle de Longuyon-Arannes-Beaumont qui suivrait l'axe d'attaque, puis la voie ferrée de Longuyon-Spincourt n'est qu'à 15 kilomètres du front ; et les deux grandes lignes ferrées, Longuyon-Longwy-Luxembourg, d'une part ; Spincourt-Audun-le-Roman-Thionville, d'autre part, permettaient un facile transport. Enfin, et c'est ici un point capital, l'attaque se faisant sur le front nord-est se rattachait aux opérations de la plaine de Verdun, se rapprochant de la grande place de Metz, centre incontestable de toutes les ressources allemandes. Il semble donc que la direction de l'offensive allemande et les points indiqués ont été judicieusement choisis. Les sacrifices qu'elle obligeait de faire allaient être naturellement en proportion de l'audacieuse entreprise contre le front nord-est de Verdun.

LA BATAILLE

Après un bombardement intense de plus de 27 heures, l'assaut se déclancha. Ce fut le lundi 21 février, vers trois heures du soir, que les premières colonnes d'infanterie allemandes furent lancées sur la partie ouest du terrain, à l'aile droite allemande, sur Brabant-sur-Meuse.

On dit que, quelques jours avant, une répétition de l'assaut général fut ordonnée par l'empereur allemand, qui assista à la manœuvre projetée et fut satisfait des dispositions prises pour cet événement !....

Brabant-sur-Meuse, attaquée avec violence par la route du fond de la

vallée, par les ravins du mamelon couronné par le bois de Consenvoye, se trouvait dans une triste position pour recevoir le choc ennemi.

De la rive gauche, les batteries allemandes, établies au bois de Forges, criblaient le village de projectiles ; et du saillant des bois de Consenvoye, face au Sud, dans le ravin profond qui aboutit au village dans sa partie nord-est, toutes les maisons du bourg étaient sous le feu intense de l'artillerie allemande, à moins de 3.500 mètres. On dut évacuer le village dans la nuit et se replier en arrière sur les positions du défilé de Samogneux.

Au même instant, les premiers projectiles lancés sur la ville de Verdun tombaient dans la place, en écrasant les murs et en allumant les incendies. La ville devait être, durant six jours, soumise à l'effroyable déluge des obus incendiaires, lancés des hauteurs de Consenvoye par l'artillerie lourde allemande qui, sans arrêt, jeta sur la cité lorraine plus de 12.000 projectiles.

A l'annonce du bombardement, les quelques habitants restant encore dans Verdun (5.000 au maximum) se réfugièrent dans les souterrains de la citadelle. Entassés dans les longs couloirs, ils y passèrent les tristes journées des 22, 23, 24 et 25 février. Ils furent, par la suite, dirigés par fractions, et de nuit, sur l'arrière. Le 26 février, il ne restait plus un habitant dans Verdun qui, du reste, était en ruines. La place, facilement vue à moins de 12 kilomètres, des hauteurs de la rive droite (bois de Consenvoye), était repérée par les Allemands qui, dans le couloir de la Meuse, pouvaient de loin l'écraser.

Telle fut la première journée de l'attaque du camp retranché (21 février).

Journée du mardi 22. — Si l'attaque ne s'était dessinée, le 21 février, que sur la Meuse, la bataille se développa, le 22, sur tout le front.

Des bois de Consenvoye, des bois d'Ormont, du fond de Flabas, sortaient les colonnes grises qui, en masse, s'avançaient sur les tranchées françaises.

Précédées par un déluge de fer, de mitraille, les colonnes s'avançaient en ordre serré, en formations massives. Elles attaquaient la Chapelle-Saint-Maur, les hauteurs des bois d'Haumont, la cote 322, la corne nord du bois des Caures (1). L'assaut se prononçait sur tout le front des Hauts-de-Meuse, sur un front de près de 11 kilomètres.

La journée du 22 fut particulièrement dure.

Dans ce terrain mouvementé, où les ravins offraient des places d'armes naturelles pour masser les réserves et, de là, les lancer à l'assaut des positions, l'attaque se produisait sur tous les points, brutalement et avec une furie véritablement impressionnante ; mais, dans ces masses humaines, dans ces rangs serrés, dans ces formations compactes, quel ravage produisait le feu de la défense ? L'avance allemande, le soir, avait gagné un kilomètre en profondeur, mais à quel prix !

Notre aile gauche, sur Brabant-sur-Meuse, trop avancée et en flèche sur le nouveau front, dut reculer et se replia sur Samogneux. L'attaque avait été

(1) Le mamelon du Cap de Bonne-Espérance.



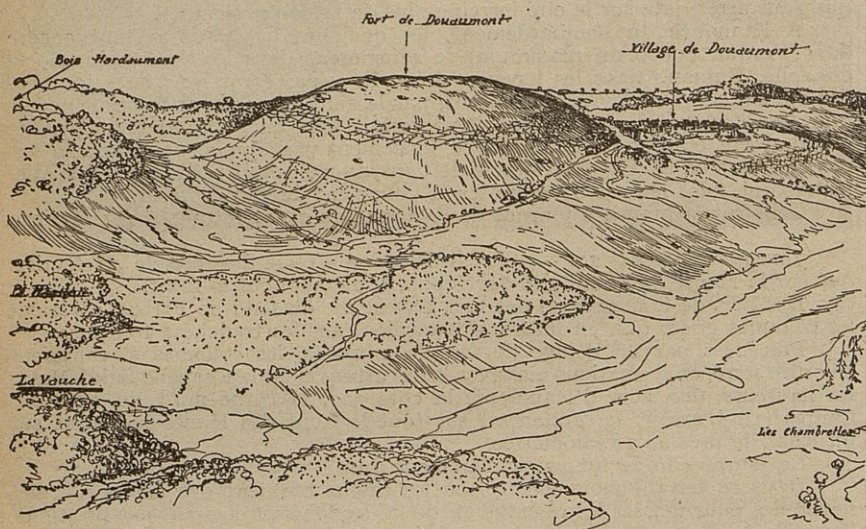
Vue panoramique de la région où se produit l'offensive allemande contre le camp retranché de Verdun.

furieuse sur tout le front; c'était bien la bataille, la grande bataille qui commençait.

Journée du mercredi 23. — Elle reprit dès l'aube avec violence. L'artillerie lourde allemande inondait de projectiles le terrain d'action; la nôtre lui répondait avec autant d'énergie, sans s'arrêter; c'est sous ce duel de feux croisés que les attaques et les défenses de positions s'opérèrent dans toute la journée du 23.

L'aile droite allemande était venue se butter devant Samogneux que nous tenions solidement.

Samogneux est un petit village, construit sur la grande route de la vallée,



LE FORT DE DOUAUMONT DU CÔTÉ OU IL FUT ATTAQUÉ

à l'endroit même où cette route forme un long défilé de près de 1.500 mètres. Elle se trouve en effet resserrée fortement vers l'Ouest par un coude brusque de la Meuse qui se double encore du canal latéral et, vers l'Est, la côte monte à pic vers Beaumont. La route est taillée dans le bas des pentes du mamelon; elle est en corniche; on verra, au cours de ce récit, le rôle que jouera ce défilé, lors du débouché des colonnes allemandes, le 24 février.

Au centre, la lutte acharnée qui se livrait sur les bois d'Haumont, ceux de Caures, de Ville, et ceux situés au nord d'Herbebois, indiquait bien l'idée de l'adversaire qui cherchait à gagner les hauteurs de Meuse, le sommet des croupes et, en progressant sur la crête, à avancer dans la direction du Sud. Cette marche devait faire tomber naturellement la défense de la vallée.

Le commandement français estima qu'un repli méthodique de notre ligne de défense s'imposait; on diminuait l'étendue du front à défendre, on assurait mieux ses ailes, on résistait mieux au centre.

Samogneux à l'aile gauche, Ornes à l'aile droite furent évacués dans la nuit, sans gros incidents. Au centre de la ligne, nous établissions notre résistance, un peu en arrière du village de Beaumont.

La nuit fut calme, chacun se préparait à la journée du lendemain.

Journée du jeudi 24. — C'est la journée où la bataille atteignit, sans contredit, son maximum d'intensité. Les Allemands mirent en ligne toutes leurs ressources; ils firent emploi de tous leurs moyens.

L'attaque reprit au centre; c'était bien au centre, sur la route Longuyon-Verdun, qui passe par Beaumont, que l'ennemi produisit le grand effort. Cette route, du reste, était la route centrale, la seule bonne de la région et qui pouvait être seule utilisée pour le transport des munitions, du matériel, et pour les évacuations. De plus, il semblait bien, par la direction des attaques, que l'ennemi cherchait à s'emparer du point de jonction des deux grandes artères qui se réunissent au village de Vacherauville; l'une traversant la côte de Talou, l'autre suivant le fond du ravin depuis Beaumont.

Le front français subit, cette journée, une pression effrayante; chacun sentait que le moment était solennel, et que du résultat obtenu dans cette journée allait, en grande partie, dépendre celui de la bataille entière. Nos ailes se replièrent de nouveau; l'aile gauche sur le hameau de Neuville, l'aile droite sous l'éperon près du village de Roncevaux.

L'ennemi avait pris pied sur la ligne des crêtes; des bois de Caures, il menaçait directement Beaumont; son front suivait à peu près la route perpendiculaire qui va de Beaumont à Ornes, en passant par la cote 341; il abordait donc, par sa gauche, la grande coulée qui tient tout le faite des Hauts-de-Meuse et qui s'avance en pente douce vers le point culminant du Lenain, le fort de Douaumont (cote 388).

L'artillerie avait redoublé ses efforts; les pièces lourdes allemandes déversaient sur le sol et sur tout le plateau leur mitraille de fer; on préparait l'assaut du lendemain sur Douaumont.

La nuit fut cependant calme sur le front, mais la ville de Verdun était écrasée par les obus lourds qui tombaient de tous côtés sur la cité lorraine.

Journée du vendredi 25. — La neige faisait son apparition dès le matin; d'abord lente, la chute devint abondante vers les huit heures; le combat reprit, malgré cet inconvénient pour la lutte.

Le centre allemand avait progressé dans la journée du 24; l'ennemi se décida à faire avancer ses ailes pour rétablir sa ligne de bataille qui était trop incurvée sur le plateau.

A l'aile gauche, il prononça son attaque dans le ravin de Roncevaux, puis, gravissant les pentes, aborda le bois de la Vauche.

A l'aile droite, il se résolut à déboucher du défilé de Samogneux.

La grande route du bas de la vallée, à sa sortie sud de Samogneux, s'élève en biais pour aborder la côte du Talou, qu'elle franchit au trois quarts de sa hauteur, elle redescend de là sur Vacherauville, où elle rejoint alors la grande route de Longuyon.

Le défilé de Samogneux, on l'a vu précédemment, s'étend sur une longueur de 1.500 mètres, à la sortie sud du village; la direction de la route est alors perpendiculaire à la ligne de plus grande pente de la côte du Talou qui, comme un écran, bouche au Sud le passage. Or, le 25, nous occupions cette crête du Talou et à moins de 2.400 mètres de la sortie du village de Samogneux, c'est dire que nous tenions directement sous le feu efficace de notre artillerie la sortie du défilé; vers l'Ouest, le repli d'une partie de notre infanterie, sur le bourg

de Neuville, flanquait encore cette sortie de défilé. C'est cependant dans ces conditions désavantageuses que les Allemands essayèrent de sortir du village de Samogneux.

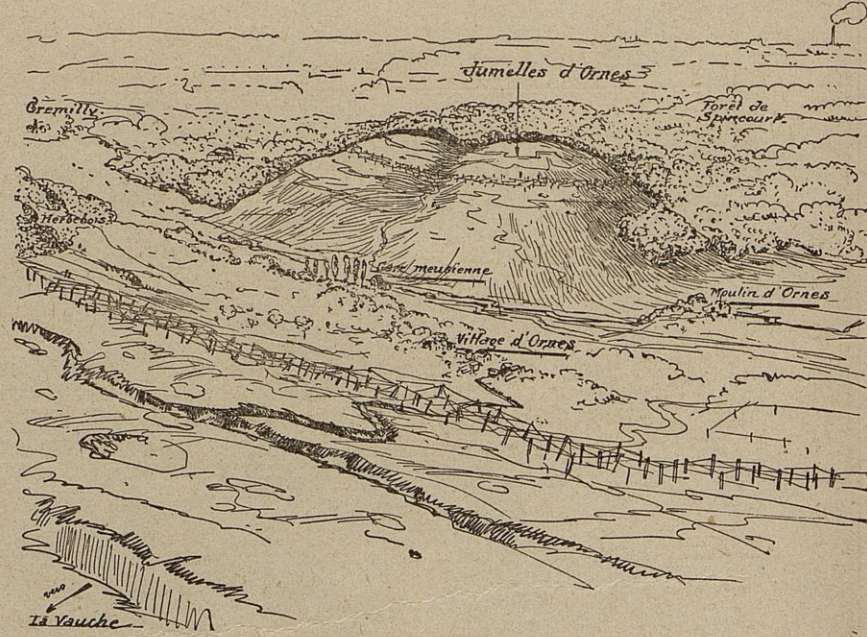
Accueillies par des rafales de feux, leurs unités ne purent déboucher de toute la matinée; leurs pertes durent être effroyables; les Allemands persistèrent, sacrifiant les troupes lancées en avant. Ce ne fut que vers le soir, alors que les batteries allemandes établies à l'ouest de Beaumont, à la sortie des bois, et pouvant tirer efficacement sur la côte du Talou, nous forcèrent à nous abriter en arrière de la crête, que les colonnes allemandes décimées purent progresser dans les ravins, à la sortie sud de Samogneux; elles ne devaient pas atteindre la côte du Talou, qu'elles ne purent jamais occuper durant toute la bataille. Du reste, cette crête, qui descend des hauteurs de Beaumont (344), s'allonge, après la grande route, vers le Sud-Ouest où elle atteint la cote 288. A cet endroit, elle s'épanouit et étend ses pentes dans la boucle de la Meuse. Mais, depuis le passage de la route, elle se trouve admirablement vue des hauteurs de la rive gauche. Or, sur ces hauteurs, en face se dressent, sur l'éperon de Charny, les forts de Marre et de Vacherauville, dont le dernier se trouve à moins de 4.000 mètres à vol d'oiseau de la côte du Talou. On verra également, dans la journée du 26, l'appoint capital donné à la défense de nos lignes par ce fort et celui de Marre qui battaient admirablement les pentes de la côte du Talou et de la côte du Poivre. Ces forts de la rive gauche, bien que canonnés par les batteries allemandes et les grosses pièces établies au sud-est de Malancourt, ne subirent aucune attaque d'infanterie; ils restèrent donc dans la possession de tous leurs moyens pour agir par leurs feux sur les lignes d'attaque de la rive droite; ils durent faire subir à l'assaillant de bien terribles pertes!!!

Journée du samedi 26. — C'est la ruée en ordre serré sur la ligne de crête du plateau de Douaumont. Attirées, et comme hypnotisées par la vue de la masse du grand fort qui, sur la hauteur, détache sa silhouette, les colonnes allemandes, en masses, en rangs serrés, par lignes de huit et dix hommes de profondeur, abordent l'obstacle.

Le fort par lui-même n'a plus aucune valeur; c'est une masse de terre remuée et bouleversée par les énormes projectiles qui, depuis cinq jours, tombent par milliers dans son enceinte; mais la position du fort est importante, il tient avec le village du même nom, situé à 500 mètres à l'Ouest, le sommet de ces Hauts-de-Meuse et la coulée sur Verdun.

Vers midi, la ligne générale allemande a encore progressé; elle occupe Louvemont; elle a pris pied dans les bois à l'Est; elle traverse le plateau à moins de 1.200 mètres de Douaumont et aborde le bois Hassouli vers l'Est. C'est un dernier effort à faire pour occuper l'emplacement du fort. On s'adresse au III^e corps allemand, corps du Brandebourg, qui reçoit la mission de conduire l'assaut.

A deux heures de l'après-midi, après plusieurs attaques infructueuses du matin, se déclanche la ruée allemande. Dans cette masse serrée, confuse, grise, hurlante, les feux croisés de nos troupes font des ravages inouïs. *On voyait des sillons blancs se dessiner, dit un soldat présent à la bataille, dans ce mur noirâtre; puis, ces sillons se refermaient, pour repartir ensuite. L'artillerie et les mitrailleuses crachaient à toute volée...* La masse, par sa vitesse acquise au début s'étendit sur tout le plateau, déborda tout, envahit tout; mais alors, lorsque,



LES DEUX JUMELLES D'ORNES D'OU LE KAISER VIT LA BATAILLE

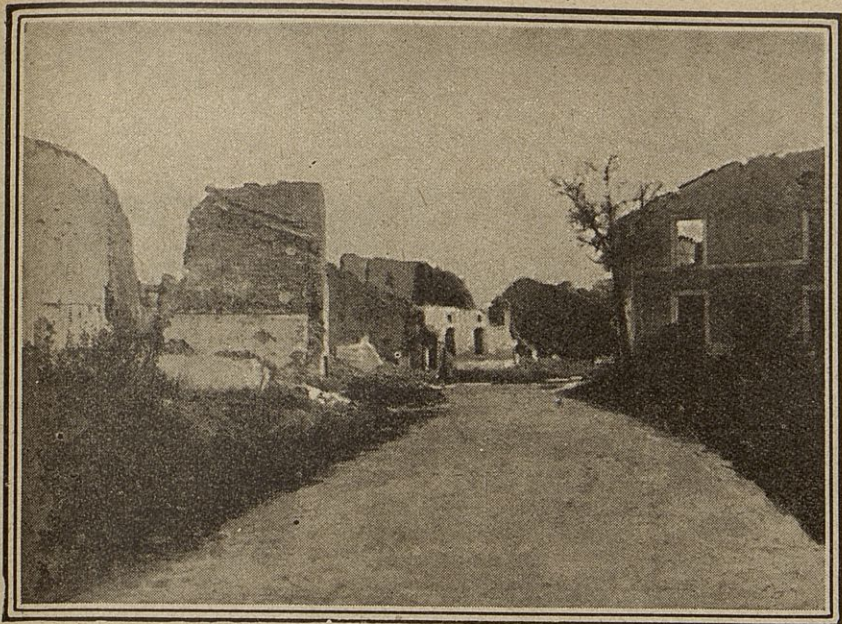
à fin de course, tel un flot qui s'étend et s'amointrit en puissance, elle arriva à dépasser la ligne du village et du fort même, elle fut prise de chaque côté par des contre-attaques françaises qui la saisirent de flanc, la serrèrent à l'Est et à l'Ouest, la refoulèrent, ne laissant subsister qu'une fraction du centre, enfermée et enclavée dans les ruines du fort. — Le corps du Brandebourg avait vécu. — On ne saura, que plus tard, les pertes effroyables que subirent dans cet assaut les troupes allemandes. Les cadavres jonchaient le sol; les soldats français s'abritaient derrière des talus, provisoirement formés avec l'accumulation des corps humains allemands!

L'agence Wolff avait pu annoncer, à quatre heures du soir, à toute l'Allemagne et au monde, que, le 26, les corps du Brandebourg avaient enlevé de haute lutte le fort de Douaumont, la principale forteresse de Verdun, mais elle omit de faire suivre, dans la soirée, cette dépêche: *Le terrain conquis a été repris par les colonnes françaises, les corps du Brandebourg sont exterminés, seul un détachement d'un millier d'hommes reste enfermé et encerclé dans le fort, qu'entoure actuellement la ligne française.*

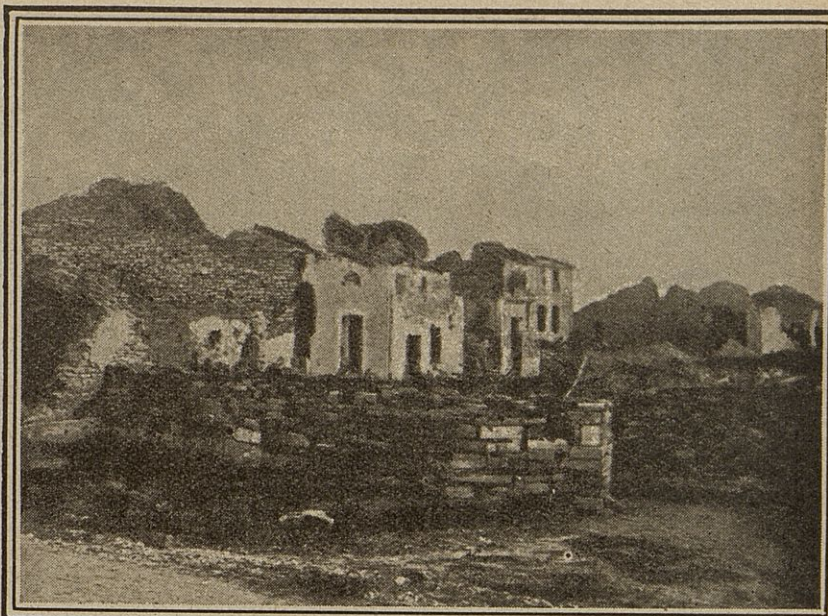
29 février 1916.

Cette étude de la bataille de Verdun sera reprise plus tard dans tous ses détails par le commandant Bouvier de Lamotte, au cours de la nouvelle série de la CAMPAGNE DE FRANCE qu'il donnera bientôt aux lecteurs du PAYS DE FRANCE.

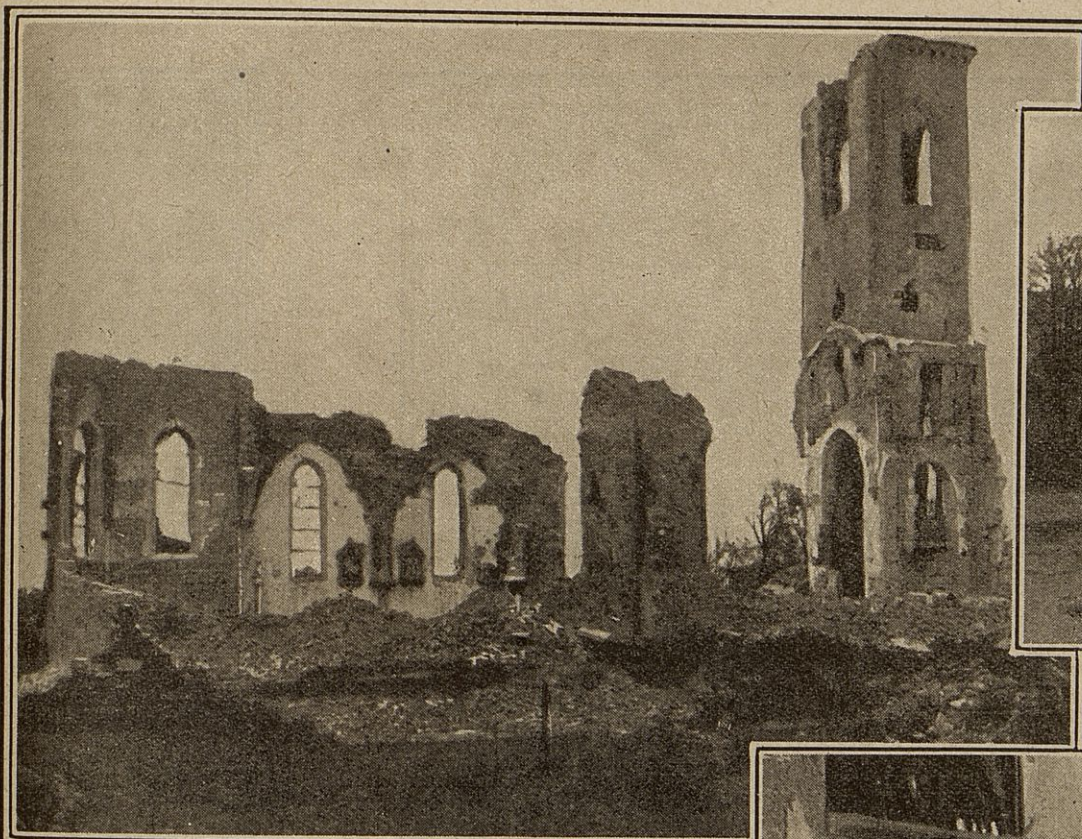
LA BATAILLE DE VERDUN



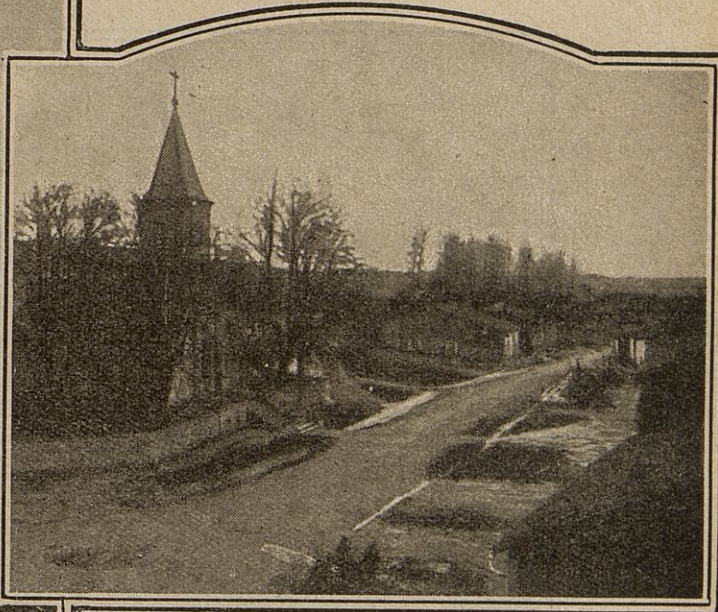
UNE RUE DE MOGEVILLE



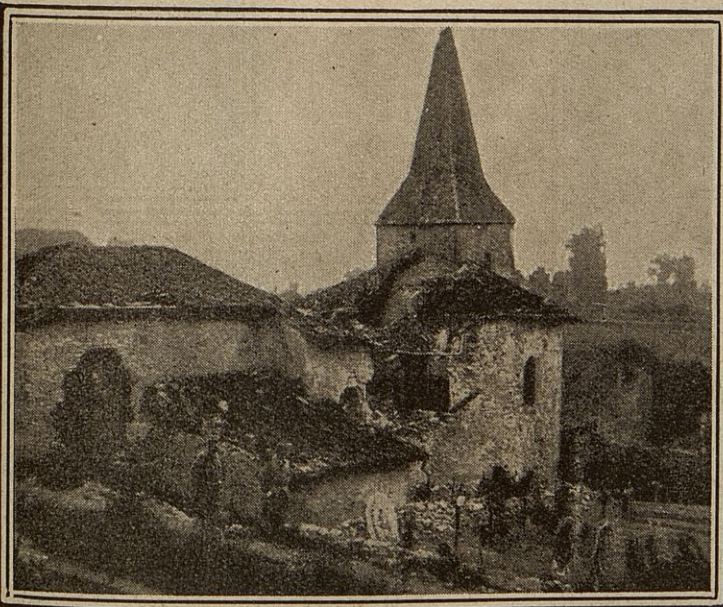
CE QUI RESTE DE MOGEVILLE



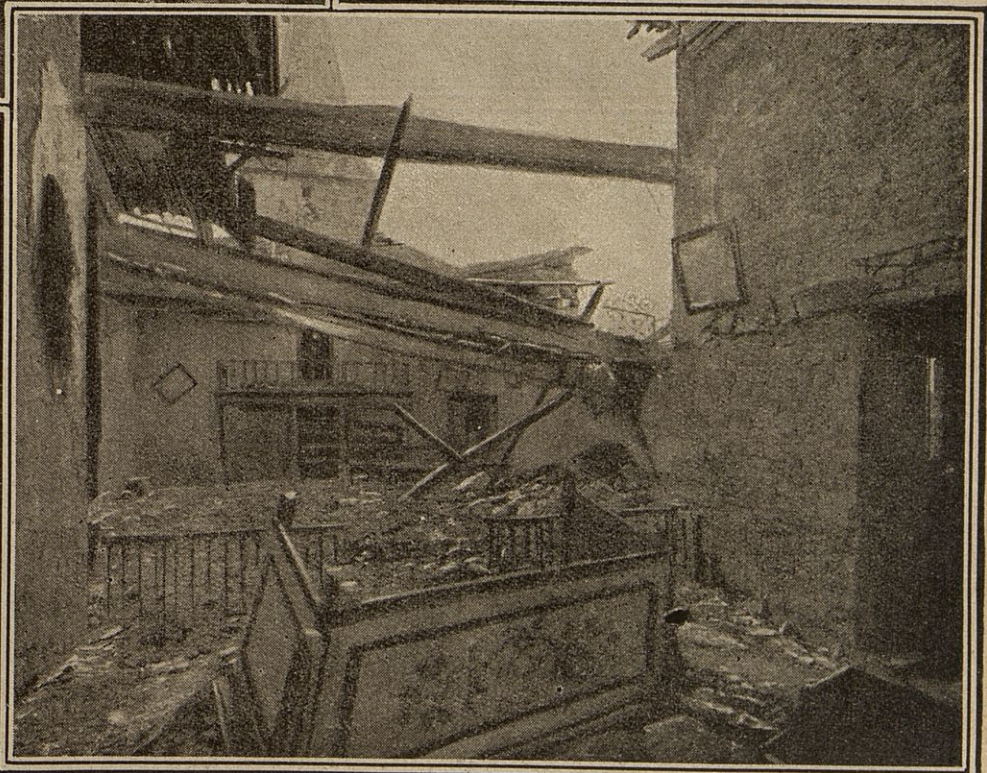
ÉGLISE DE MOGEVILLE



UN COIN DE BEZONVAUX



ÉGLISE ET CIMETIÈRE DE SAMOGNEUX



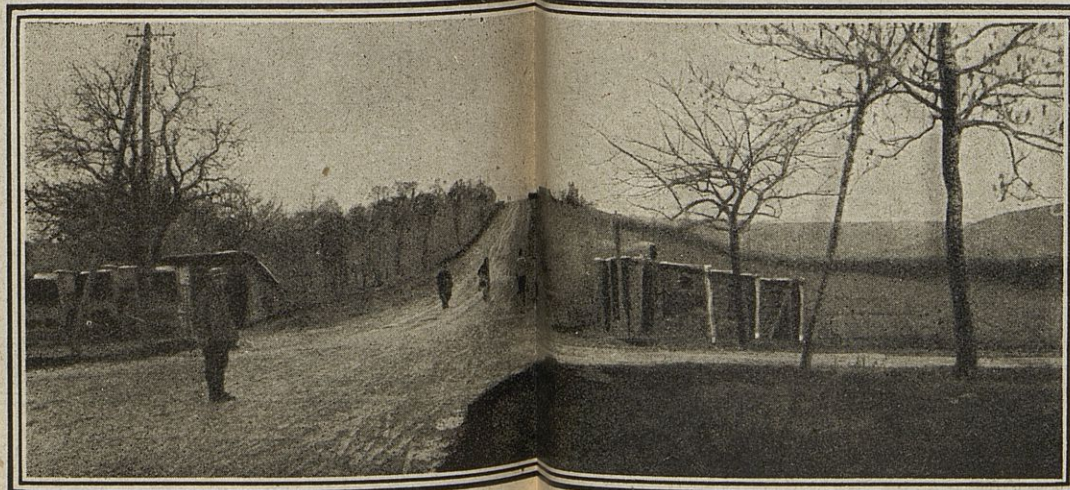
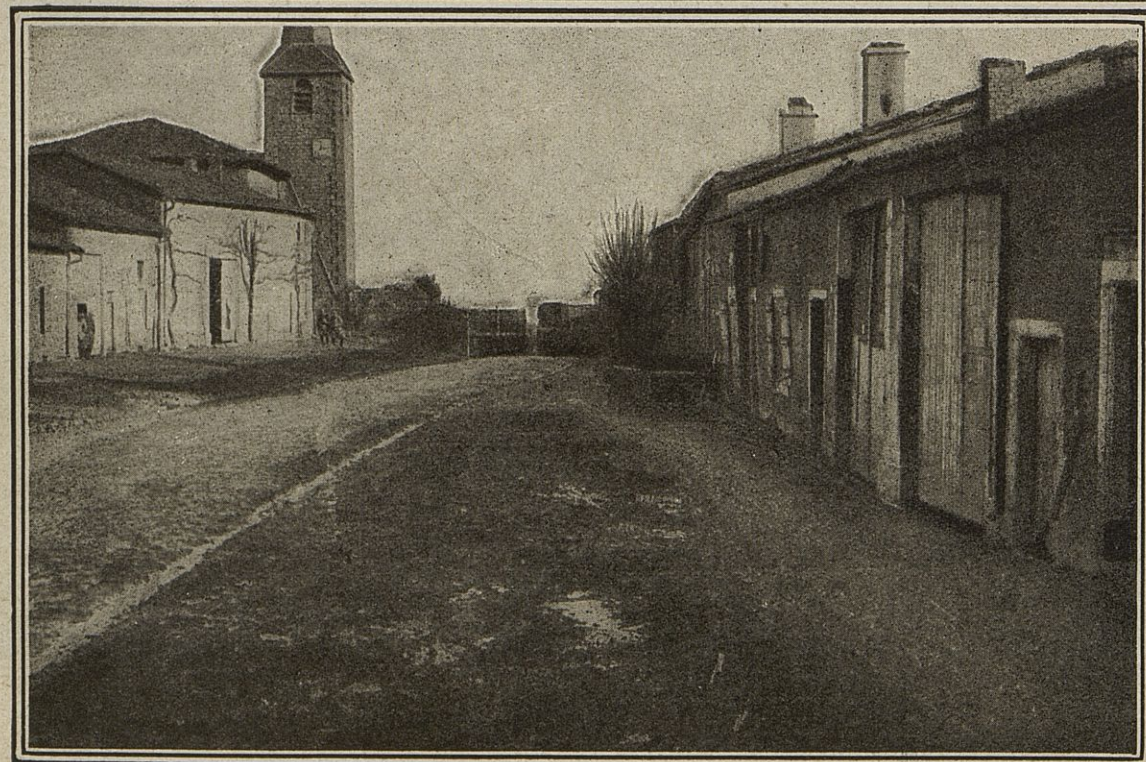
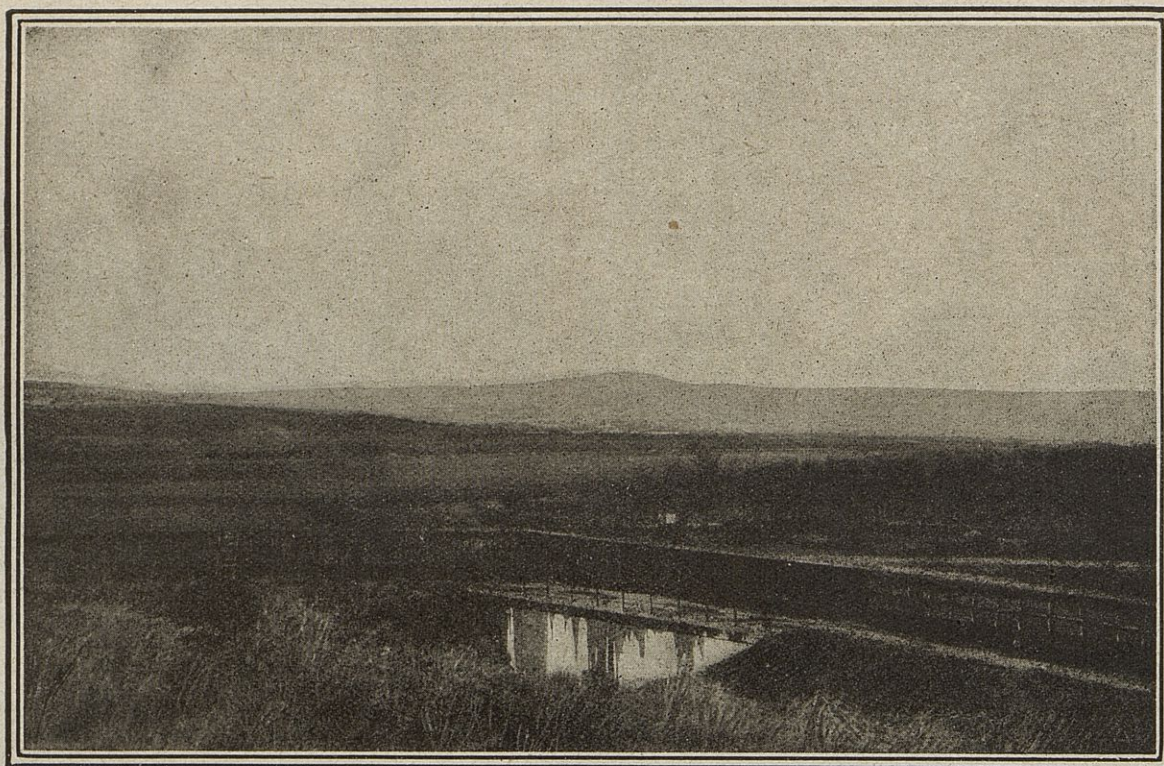
VUE DE L'ÉGLISE, PRISE DU CLOCHER

Mogeville, Bezonvaux, Samogneux, trois noms qui s'ajoutent à la liste déjà longue des cités glorieuses. Ces petits villages se trouvaient sur notre front, au nord de Verdun, avant l'attaque allemande qui vint se briser un peu plus loin contre notre nouvelle ligne de défense.

PAYSAGES DU CHAMP DE BATAILLE DE VERDUN

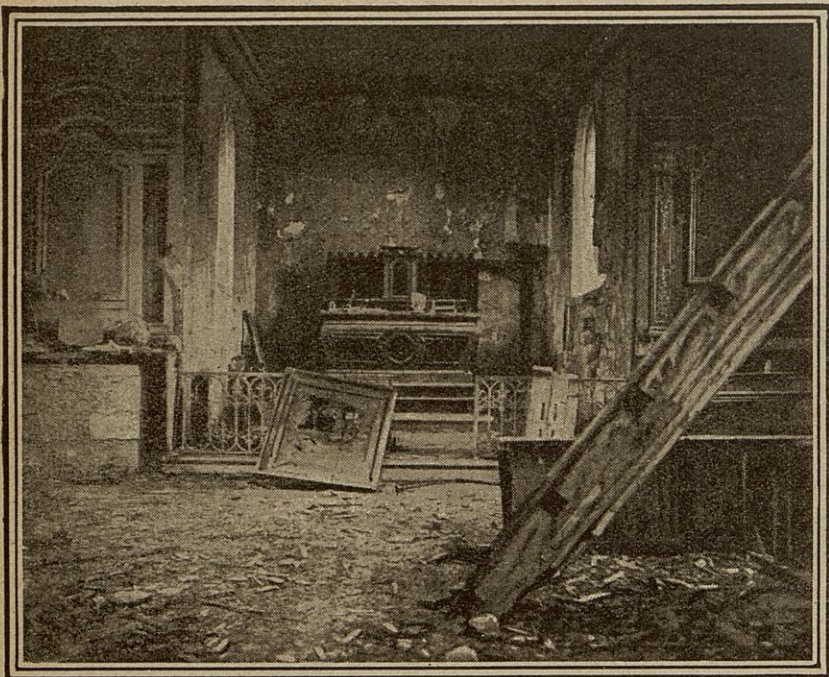


Les pluies abondantes de l'hiver ont fait déborder la Meuse sur tout son parcours ; ces inondations ont empêché les allemands de nous attaquer sur la rive gauche et les ont obligés à concentrer leur formidable effort sur Douaumont.

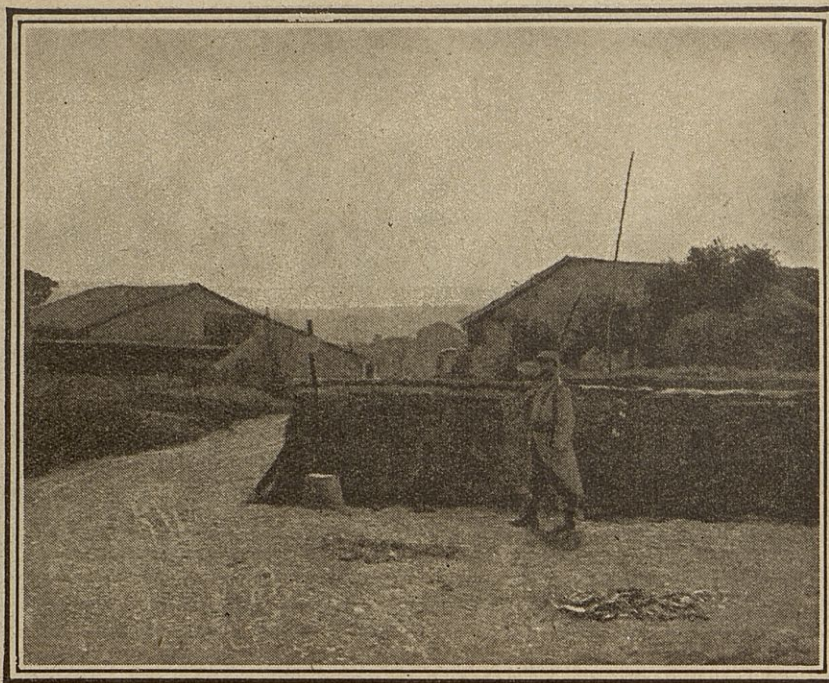


La bataille qui s'est étendue, au nord de Verdun, de Consenvoye à Etain, a rendu célèbres quelques petits villages, hier encore inconnus. Ici, au milieu de la page, une vue de l'église de Dieppe ; à gauche et à droite, un panorama de la Woëvre pris du fort de Moulainville ; au-dessous, à gauche, une rue du village de Damloup ; au milieu, la route d'Etain ; à droite, maisons en ruines à Herméville.

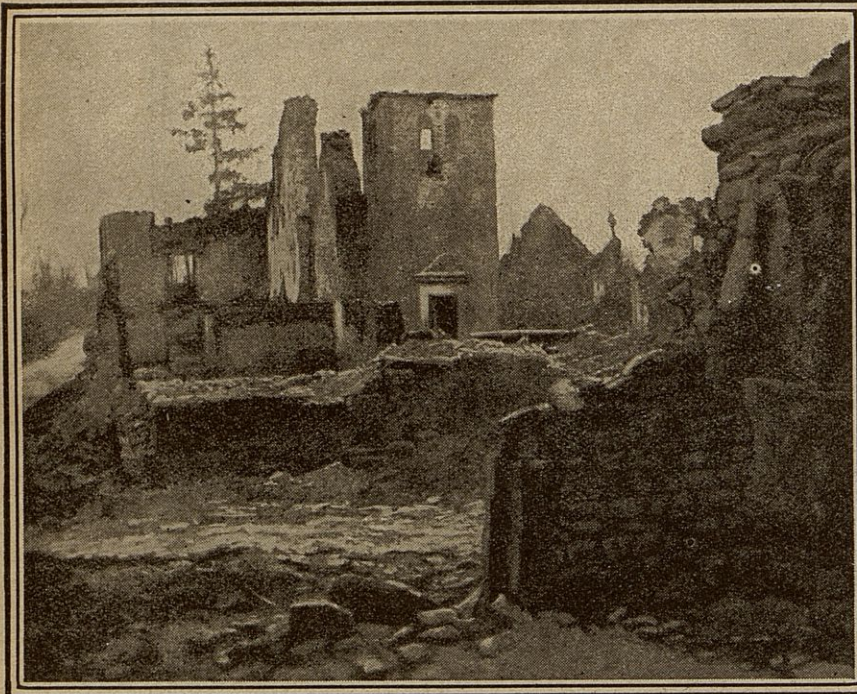
LA BATAILLE DE VERDUN



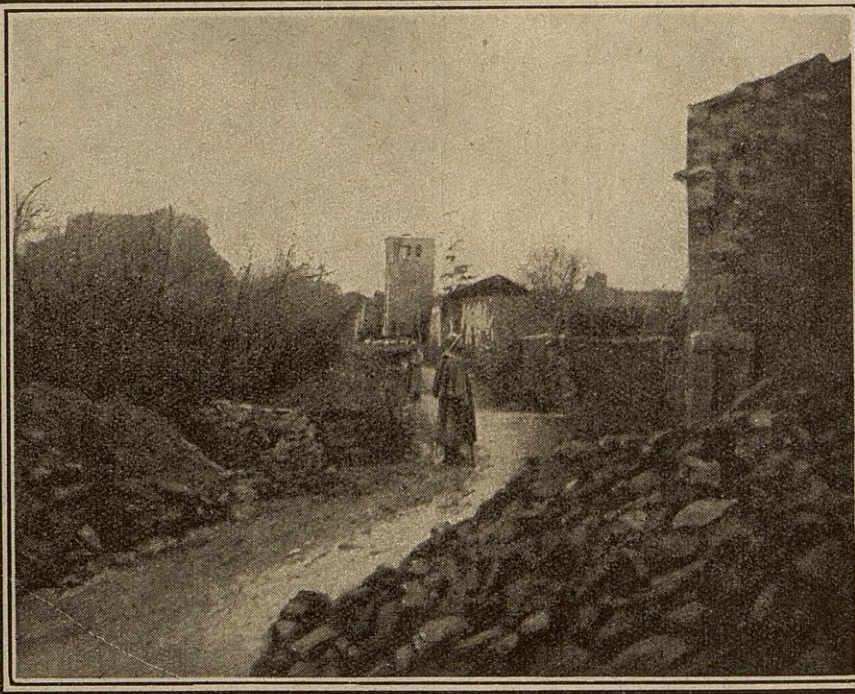
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE BOMBARDÉE DE HAUMONT



DÉFENSE DE L'ENTRÉE DU VILLAGE DE HAUMONT



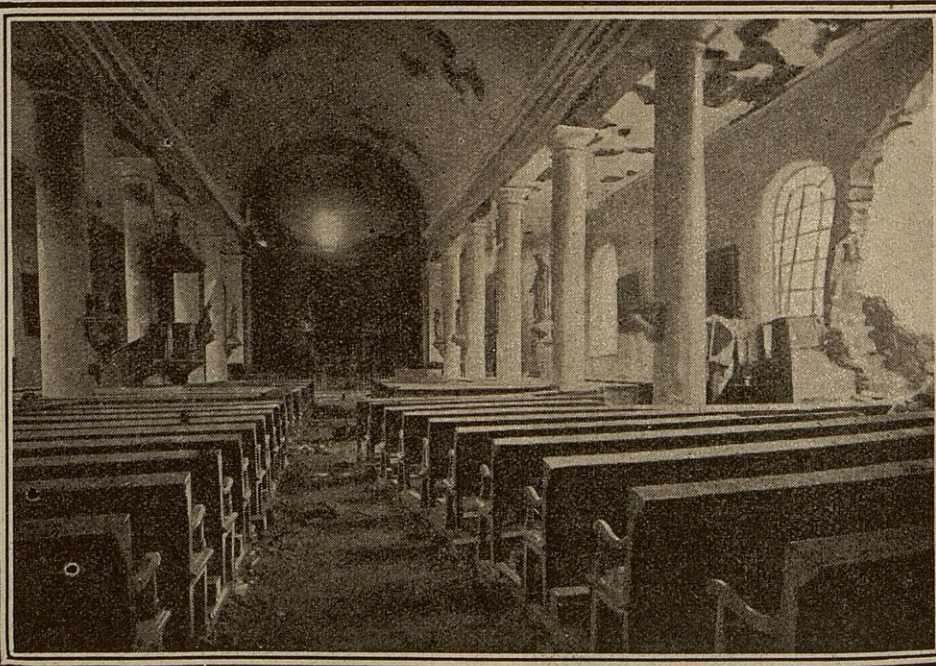
L'ÉGLISE DE FROMEZÉY



RUINES DU VILLAGE DE FROMEZÉY



LE VILLAGE D'ORNES EN RUINES



L'ÉGLISE D'ORNES BOMBARDÉE

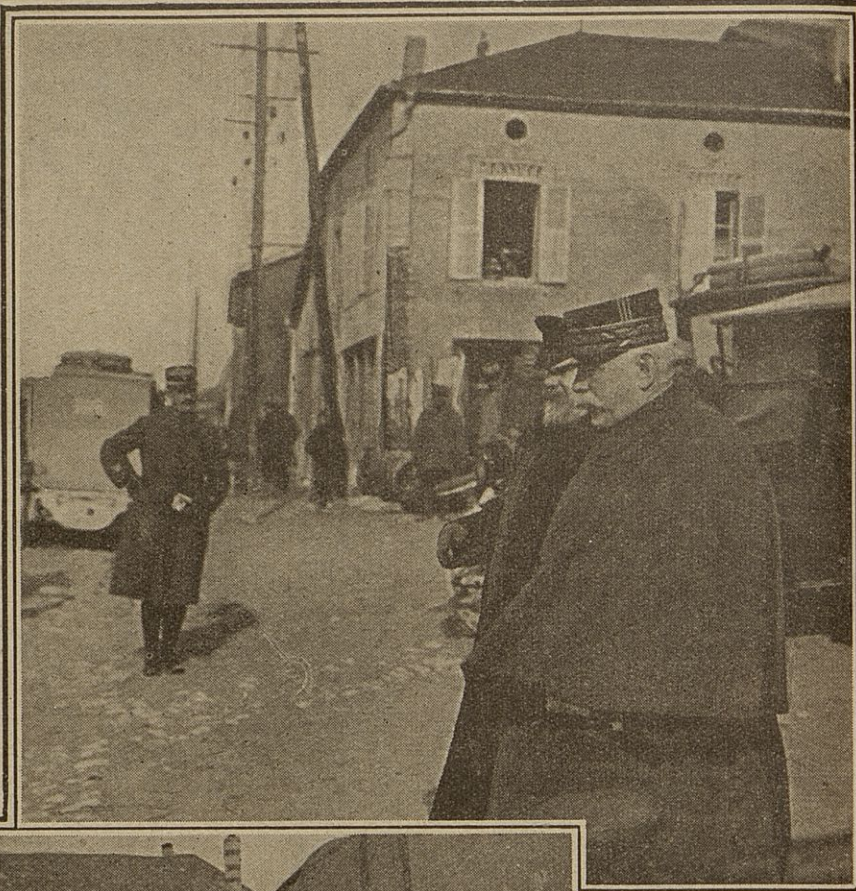
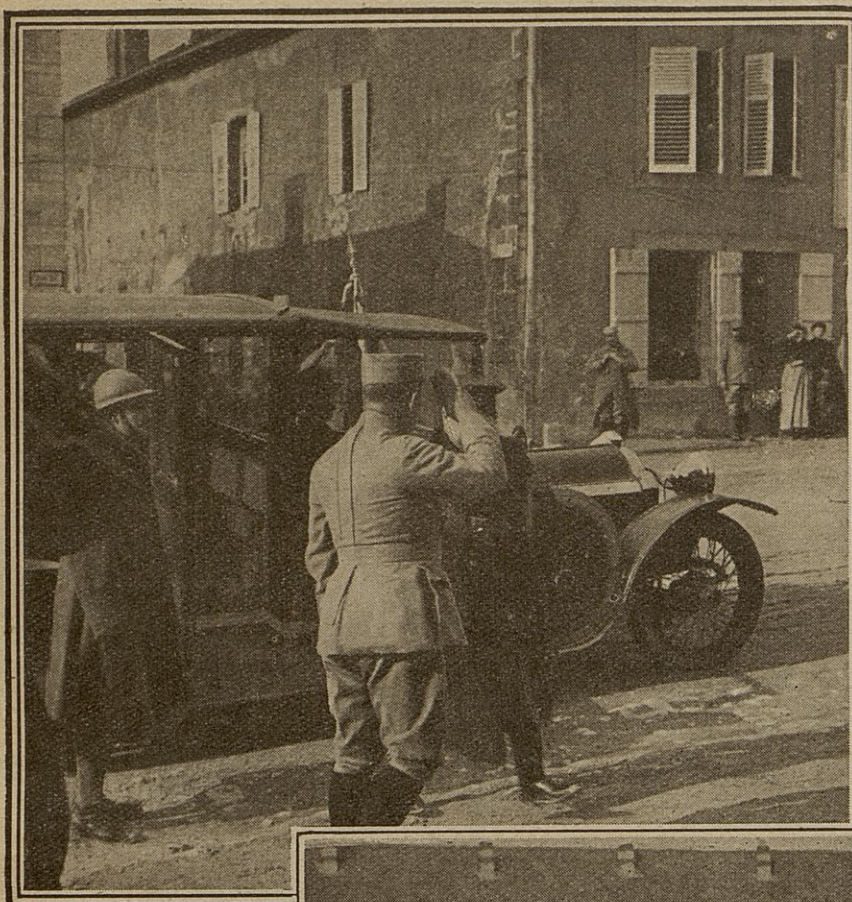
Tous les villages qui se sont trouvés sur le terrain de la lutte formidable qui s'est déroulée au nord de Verdun ne sont plus qu'un monceau de ruines ; l'ennemi les occupe maintenant ; succès éphémère, acquis au prix de quelles pertes !

LE GÉNÉRAL JOFFRE A REIMS



Quelques jours avant la formidable attaque allemande contre Verdun, le général Joffre visita Reims ; nos photographies le représentent examinant les dégâts causés par l'artillerie des Barbares à la cathédrale ; après avoir fait le tour de l'admirable basilique, le généralissime s'arrêta longtemps dans la nef où un officier lui montra les mutilations faites à ce chef-d'œuvre de l'architecture gothique.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A VERDUN

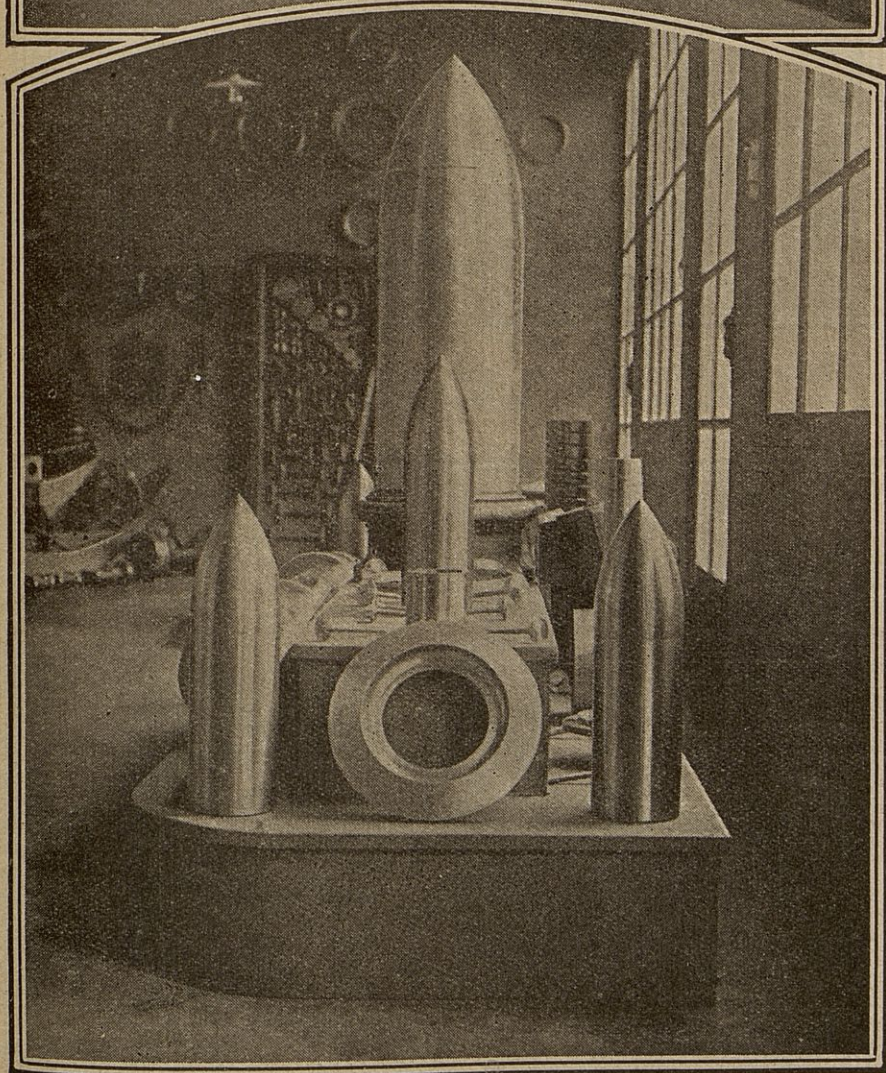


M. Poincaré, qu'accompagnait le général Joffre, est allé le 1^{er} mars porter aux combattants de Verdun les félicitations et les encouragements de la France. En bas de la page et à droite, le général Pétain, avec le casque, et le général Herr. Dans le milieu, des prisonniers allemands du fameux corps brandebourgeois.



Une vue de la Foire de Lyon. — Dans le médaillon : MM. Clémentel et Herriot.

LA FOIRE DE LYON



Des notabilités algériennes et marocaines visitent la Foire de Lyon.
Le stand d'une importante usine de guerre.

La foire ! Ce mot évoquait encore, il y a peu de temps, la bruyante réunion des bateleurs, les baraques de toiles peintes, l'odeur des « frites » et tout le mouvement de la foule amusée devant les clameurs des parades...

Nous reverrons tout cela après la guerre : le Trône, Neuilly, Montmartre ; ces foires célèbres où se pressera notre éternelle badauderie. Mais ce n'est pas l'heure, actuellement, de ces sortes de distractions. Les orgues de Barbarie se sont tus ; les baraques démontées attendent des jours meilleurs dans les villes laborieuses. Toute la France se recueille et travaille — travaille non seulement pour fournir à l'armée les quantités innombrables de munitions que réclame une lutte gigantesque, mais aussi pour préparer à notre pays, dont la vie économique a été trop longtemps négligée, un avenir commercial nouveau.

Aussi la foire de Lyon, qui vient de s'ouvrir, n'a-t-elle rien de comparable avec ces fêtes populaires que nous offrent, à certaines époques, la banlieue parisienne et quelques-unes de nos grandes villes. Si elle ressemble à cette foire fameuse de Leipzig, dont les résultats ont été, disons-le, considérables, ce n'est pas par l'exhibition fâcheuse de réclames insipides et bruyantes, mais par l'idée commerciale qui est à la fois la raison d'être et le but de cette foire d'échantillons.

Tout ce qui n'est pas le côté commercial a été banni des mille baraques qui abritent les mille produits de l'industrie française ou des pays neutres.

Le but de la foire de Lyon peut se résumer ainsi : mettre en présence l'acheteur et le vendeur, afin de leur permettre de traiter et de conclure des affaires.

Ce n'est donc pas une exposition où des milliers de visiteurs circuleront devant les galeries, admirant tout ce que l'ingéniosité ou le goût français ont pu créer de nouveau. Le public qui se pressera à Lyon pendant la quinzaine de la foire sera, certes, extrêmement nombreux et non moins enthousiaste que celui des expositions ordinaires, mais il sera surtout composé d'acheteurs — de gros acheteurs même — qui viendront là pour faire leurs commandes.

La diversité des produits qui figurent à la foire de Lyon permettra à chacun de ces acheteurs de trouver ce qu'il cherche, dans tous les genres. Le nombre des exposants, qu'on croyait être tout d'abord de quatre cents, dépasse aujourd'hui douze cents. Il a donc fallu « loger » tous ceux qui, avec une bonne volonté et un entrain admirables, ont répondu à l'appel du Comité de la Foire. Il a fallu aussi triompher d'autres difficultés, la rareté de la main-d'œuvre et l'insuffisance du bois de construction. Et c'est peut-être pour cela que l'aménagement des coquettes boutiques a subi un léger retard, et qu'aux premiers jours, malgré l'activité qui régnait dans cette ruche bourdonnante, beaucoup de stands n'étaient pas encore complètement installés.

L'inauguration officielle a eu lieu le 1^{er} mars, sous la présidence de M. Clémentel, ministre du Commerce et de l'Industrie, assisté de M. Herriot, maire de Lyon et sénateur du Rhône, du général d'Amade et de nombreuses personnalités.

A deux heures, la visite des stands a commencé, favorisée par un temps superbe.

En réalité, la foire d'échantillons devait se tenir, du 1^{er} au 15 mars, le long des quais du Rhône, où s'alignent, de chaque côté, cinq cents mètres environ de baraques uniformes et pratiques. Mais la surabondance imprévue des exposants a étendu les limites de la foire. Certains palais municipaux abritent des produits, qui n'ont pu trouver place dans l'espace trop restreint qu'on avait d'abord assigné à cette heureuse manifestation commerciale. Et l'on parle également de prolonger bien au delà du 15 mars la date de fermeture.

Nos regards doivent voir plus loin que cette foire d'échantillons, créée pour concurrencer Leipzig, désormais amoindrie, et pour opposer, à l'industrie germanique, une défense qui, il faut l'avouer, nous manquait jusqu'ici. Organisons, pour l'après-guerre, notre vie économique, afin de résister à ce qui restera de *hamelote* allemande. Il est impossible qu'une nation comme la nôtre, qui donne, à chaque minute, des preuves sublimes de ses qualités, ne montre pas, dans le domaine économique, l'énergie, l'endurance, l'esprit d'initiative qui la fait, lorsqu'elle le veut, triompher de tout...

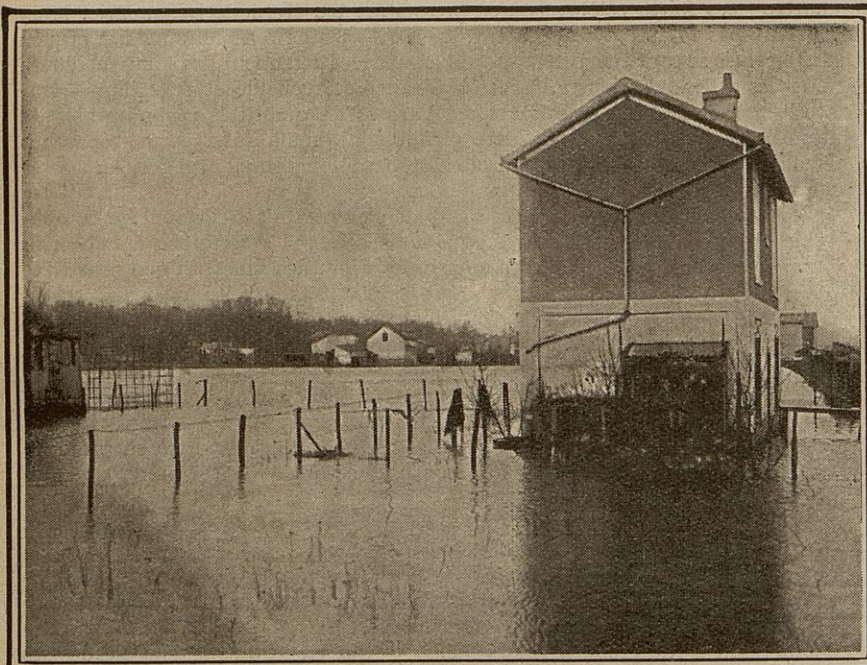
LA BANLIEUE DE PARIS INONDÉE



Ces pluies continuelles ont provoqué des inondations heureusement peu graves. La Marne a débordé à Champigny.



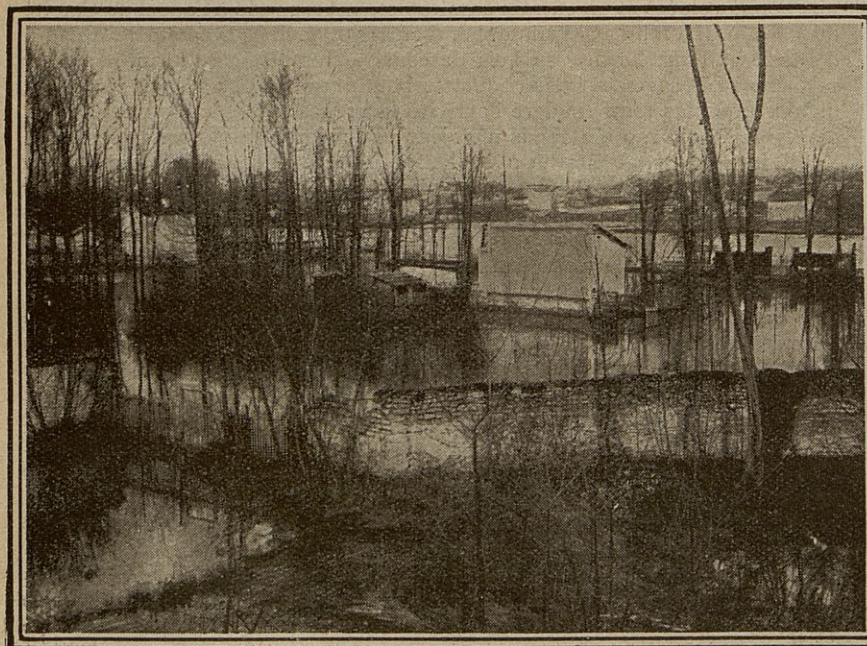
Ces riverains ne sortent qu'en barques, bien différentes d'ailleurs des jolis canots que l'on voit l'été sur la Marne.



Bien qu'elle soit loin d'atteindre celle de 1910, la montée des eaux est importante et beaucoup de maisons ont dû être évacuées.



Au Parc Saint-Maur, la jolie route qui borde la Marne est complètement submergée et les riverains ont dû fuir.



Le Parc Saint-Maur, Nogent, La Varenne-Saint-Hilaire, ce joli coin de banlieue parisienne, sont en partie inondés.



Les rives de la Marne sont bordées de petites villas que l'eau entoure maintenant: elle a pénétré dans les rez-de-chaussée.



L'HEURE SACRÉE

PAR
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE TROISIÈME

MARRAINE DE GUERRE

(Suite)

Une rougeur juvénile recouvrit la face et le cou grasseillet de la tante Clémence, toute confuse. Elle soupira :

— Colette ! Tu es folle et tu me manques de respect.

— Oh ! tantine chérie, des airs gourmés, ça te va comme des guêtres à un lapin, tu sais ! Et puis, tu es bien trop gentille pour te fâcher sérieusement. D'abord, c'est moi qui devrais me fâcher... En ma qualité de nièce d'une tante évaporée, j'ai des responsabilités très lourdes. Vois-tu qu'un de tes filleuls s'enflamme à la lecture de tes épîtres et qu'il arrive un beau matin tout chaud, tout bouillant, pour te demander en mariage ?

Tante Clémence s'ébroua comme un caniche mouillé, mais elle recouvrait obstinément de sa main ouverte la lettre commencée.

— Ma petite, dit-elle, s'efforçant à prendre une physionomie austère, tu ne comprends rien à rien. Tu t'ébouriffes devant une phrase affectueuse et prévois les pires conséquences — je dis les pires, tu vois — alors que, très certainement, aucun de mes protégés ne me connaîtra jamais. Mes lettres veulent être et sont maternelles. Tu te dévoues à tes blessés, moi, je soigne les blessures de l'âme !

« Je me dis que ces pauvres enfants, éloignés de leur famille, endurent les plus atroces misères, n'ont pas seulement besoin de victuailles et de lainages pour les préserver du froid. Il leur faut le réconfort moral, la certitude qu'on pense à eux, qu'on les plaint, qu'on les aime. Cela leur est plus doux de sentir que c'est une femme... »

Colette sourit, son regard bleu prit une expression de douceur infinie.

— C'est vrai, tout ce que tu dis est vrai... Je les aime tant, mes blessés, je suis si heureuse quand je vois venir la guérison, si triste lorsque la séparation arrive, car il me semble qu'ils m'appartiennent un peu puisque je les ai arrachés à la mort. Jamais on ne pourra faire assez pour nos chers soldats qui luttent, qui souffrent sans se plaindre. Laisse donc parler ton cœur, ma tantine, et pardonne mes taquineries.

Comme tante Clémence se préparait à répondre, une femme de chambre parut, venant avertir Mademoiselle que l'auto attendait depuis un moment déjà, afin de la conduire à l'hôpital.

Et le père de Mademoiselle faisait dire qu'il était prêt, qu'il accompagnait Mademoiselle, ayant affaire du côté de Neuilly. L'hôpital temporaire où servait Colette Sénéchal se trouvait en effet boulevard Bineau, non loin de l'hôpital Américain.

— J'y vais Justine, je ne veux pas faire attendre papa. Au revoir, donc, à ce soir, ma tantine !

Un baiser express déposé sur les cheveux de M^{lle} Sénéchal, puis une envolée rapide, la descente en ouragan du large et luxueux escalier au bas duquel se tenait le père de Jean, tenant en main la cape bleue dont se drapait l'infirmière par-dessus son blanc uniforme.

— Comment te sens-tu ce matin, Colette ? interrogea M. Sénéchal, tout en scrutant non sans une pointe d'anxiété le charmant visage qui s'offrait à son baiser matinal.

— Mais..., très bien papa !

— Tu as mauvaise mine, ta mère l'a constaté, et M^{me} de Bois-Brûlé, l'infirmière-major, prétend que tu te dépenses trop, qu'un peu de repos te serait nécessaire.

— Ah ! ça ! s'écria la jeune fille qui sentait l'irritation la gagner, vous vous êtes donc tous donné le mot ce matin pour vous apitoyer sur mon sort ? N'écoutez pas ces radoteuses, père chéri, je me porte admirablement. Il y a des jours où on est un peu plus pâle, parce qu'on a mal dormi. Cela ne signifie rien.

M. Sénéchal ne répondit pas, mais il nota en lui-même que sa fille, depuis quelque temps, était d'une nervosité excessive, qu'elle s'emportait à la moindre observation, alors que, naguère, elle avait l'humeur la plus égale. Tout en s'asseyant à côté de Colette, il se disait qu'il allait faire la leçon au médecin.

Après avoir exécuté un savant virage devant le perron, l'auto franchit la grille de l'hôtel. Au second étage, penchée à son balconnet, tante Clémence saluait ce départ.

La grille refermée, elle revint bien vite à sa correspondance inachevée. La lettre dont l'entrée impromptue de sa nièce avait suspendu l'exécution ne comportait pas moins de quatre pages, grand format, remplies de la fine écriture pointue qui était de mode à l'époque où M^{lle} Sénéchal faisait ses études. Lorsqu'elle eut clôturé sa missive d'une signature au paraphe élégant, tante Clémence se relut, sourit avec satisfaction et murmura :

« Ce garçon est si gentil, si plein de cœur, il écrit d'une manière si charmante ! C'est bien le moins que je ne sois pas en reste avec lui. Est-ce donc répréhensible de lui donner un peu d'idéal ? Cela ne me mènera guère loin, puisque nous ne nous verrons jamais. Je resterai pour lui la bonne fée de ses rêves... rien ne l'empêchera de l'imaginer à son gré... de lui donner la

jeunesse que je n'ai plus, la beauté que je n'eus jamais. » Et ainsi, tout doucement, la guerre finira ; il reprendra sa vie ordinaire, mais il gardera le souvenir d'une jolie aventure sentimentale... beaucoup plus jolie d'être demeurée dans le domaine abstrait de la simple imagination.

« Ces jeunes filles intransigeantes, tout d'une pièce, ne comprennent pas certaines subtilités. Mais moi, pauvre enfant isolée, je les sens à tel point que... oui, ma foi, sans vous connaître, je vous aime beaucoup. Vous avez, comme moi, un cœur chaud, une âme vibrante. Versez-en le trop plein dans la mienne, bien que je ne sois qu'une fleur stérile se fanant lentement sur sa tige ! »

Si la nature s'était, au point de vue des agréments plastiques, montrée avare pour l'excellente tantine, elle lui avait en revanche fait don d'une imagination excessive, toujours sous pression, sans cesse enfiévrée par des créations chimériques.

Les années s'accumulaient sur sa tête sans modifier en quoi que ce fût sa cervelle légère d'oiseau bleu. Sentimentale, romanesque, elle vivait dans un monde factice, un monde fait à sa mesure, où les hommes roucoulaient éperdument aux pieds de douces créatures rêveuses, pâles, avec les grands yeux nostalgiques et le cou de cygne, chers aux écrivains du temps de sa jeunesse.

Cette créature puérile, exquise au demeurant, dont la vie était claire comme un clair miroir, aimait à la folie l'amour... pour les autres. Deux êtres qui s'aimaient lui devenaient sacrés ; souriait-on lorsque, avec des mines pâmées, elle vantait les charmes de la passion :

« Pauvres gens ! disait-elle dans un soupir, ils ne respectent pas les choses les plus sacrées. Cette époque de *business-men* est atroce. On était mieux de mon temps et les affaires n'en allaient pas plus mal ! »

Ce rapide aperçu vous donnera une idée de ce qu'était la sœur du grave et positif M. Sénéchal, l'excellente tantine de Jean et de Colette, baroque,

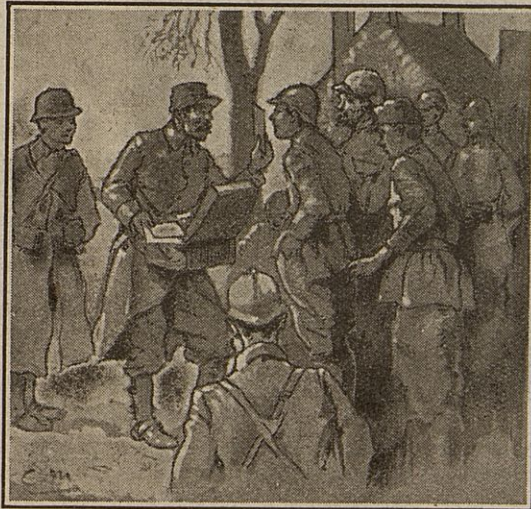
écervelée, mais délicieuse, dont ils se moquaient ouvertement, mais qu'ils adoraient, car, de par ses excentricités même, elle était adorable.

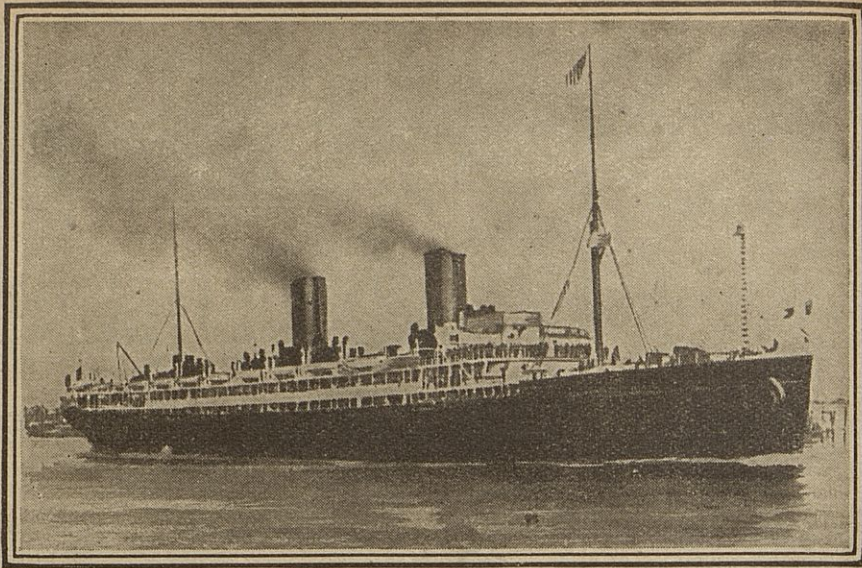
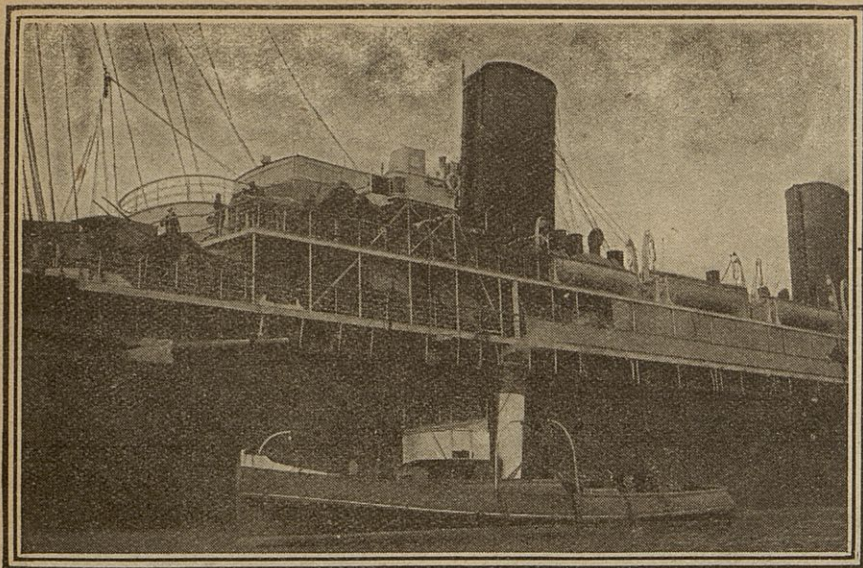
La voici qui, toute songeuse, ne se décide pas encore à cacheter sa lettre. Une quinzaine d'autres portant le timbre de la Croix-Rouge et l'adresse d'autant de poils sont alignées sur sa table, mais, à celle-ci, tantine pense qu'il manque quelque chose. Sur soixante-cinq filleuls, il y en a soixante-quatre qui sont de braves soldats, heureux surtout des colis que leur expédie généreusement la vieille demoiselle ; quelques lignes aimables leur suffisent. Mais ce dernier correspondant exige davan-

tage. Il a besoin, comme se plaît à dire tante Clémence, dans son langage désuet, de nourriture spirituelle.

Nerveuse un peu, elle ouvre un tiroir qui contient, outre différents papiers, un paquet de photographies sur cartes postales. Elle en prend une, l'examine attentivement, sourit et hoche son aimable tête nimbée de fausses boucles blondes.

(A suivre.)





La « Provence », de la Compagnie Transatlantique, devenue croiseur auxiliaire depuis la guerre, a coulé, le 26 février, en Méditerranée ; au 2 mars, on savait que 870 personnes avaient été sauvées. Caractéristiques : 13.753 tonnes ; longueur 183 m 50 ; force 7.500 chevaux.

SUR LE FRONT RUSSE

Continuant la poursuite des éléments de l'armée turque qui défendait Erzeroum, les Russes se sont emparés de Bitlis au sud de la place, auprès du lac de Van et, au nord, se sont avancés vers Trébizonde ; ils ont occupé la ville d'Ispir, ce qui enlève aux Turcs toute possibilité d'action sur leur aile gauche. La nouvelle de l'entrée de nos alliés à Trébizonde était prématurée ; le grand port turc de la mer Noire est seulement évacué par les autorités et la population civile. Le 26 février, à cinquante kilomètres d'Erzeroum, sur la chaussée de Trébizonde, les Russes refoulaient les arrière-gardes ennemies et s'emparaient du village d'Oschkala.

Répondant à des communiqués du gouvernement turc, le quartier général du grand-duc Nicolas a donné un premier dénombrement du butin fait à Erzeroum :

« L'opération d'Erzeroum, dit le communiqué, a été réalisée avec des pertes insignifiantes relativement au grand succès obtenu. Nous avons fait prisonniers : 235 officiers turcs, et 12.758 soldats ; nous avons enlevé 9 drapeaux et 323 canons. En outre, nous avons pris dans Erzeroum, forteresse turque de première classe, de grands dépôts d'armes et de munitions, d'approvisionnements, de divers outils pour le service de liaison de troupes, des parcs, etc »

Comme la bataille d'Erzeroum, la poursuite des Turcs se fait dans des conditions climatiques extrêmement dures ; les soldats s'enfoncent dans la neige jusqu'à la poitrine.

En Perse, les Russes, délogeant l'ennemi d'une série de positions, ont occupé la ville de Kermanschah ; ils paraissent se diriger à la rencontre des armées britanniques qui opèrent en Mésopotamie.

Sur le front qui traverse la Russie du Nord au Sud, une certaine activité s'est manifestée. Dans la région de Riga et de Dvinsk, on a d'abord signalé de violentes actions d'artillerie du côté d'Illuxt et à l'ouest du lac Sventen.

Le 26 février, des éclaireurs russes ont exécuté une hardie exploration au sud-est de Friedrichstadt, où ils ont attaqué, sans tirer un coup de fusil, des postes allemands et ont passé à la baïonnette de nombreux ennemis. Près d'Illuxt, une lutte obstinée s'est engagée pour la possession de quelques tranchées.

La santé du général Roussky ne lui permettant pas encore de reprendre le commandement du secteur nord, c'est le général Kouropatkine qui a été nommé commandant en chef des armées qui opèrent sur le front de Riga-Dvinsk. Le général Kouropatkine, qui, malgré ses revers de Mandchourie dont il ne fut pas responsable, a gardé la confiance de l'armée russe, a assumé la lourde tâche d'arrêter les Allemands et de les refouler dès que la température permettra des opérations plus actives.

En Galicie, la guerre de mines a continué ; c'est ainsi qu'au nord-ouest de Tarnopol, on s'est disputé avec acharnement un entonnoir ; l'ennemi s'en est d'abord emparé, puis, par une vigoureuse contre-attaque, nos alliés l'ont repris.

Le 27 février, sur la Strypa moyenne, au nord de Boutchatche, les Austro-Allemands essayèrent d'approcher des lignes russes : ils furent repoussés par le feu de l'artillerie et des mitrailleuses. Le lendemain, ils recommencèrent la même attaque et ne furent pas plus heureux.

De divers côtés on a annoncé de fortes concentrations de troupes et d'artillerie russe vers Tarnopol et aussi en Bessarabie ; ce qui indiquerait une prochaine et énergique offensive de nos alliés.

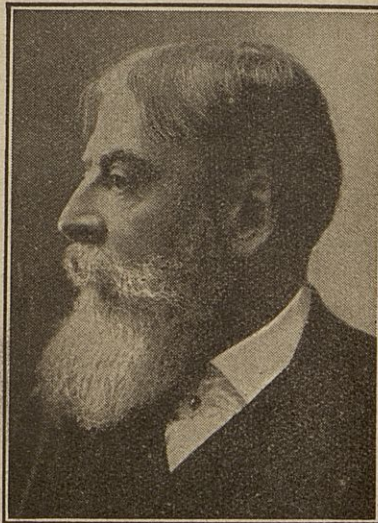
Dans les Balkans, la situation ne s'est point modifiée. Le camp retranché de Salonique se fortifie chaque jour et attend une attaque que l'on annonce de temps à autre et qui ne vient pas. Les regards sont toujours fixés sur la Roumanie qui a complètement mobilisé son armée ; sur ses frontières, la Bulgarie continue à renforcer ses défenses avec l'aide de contingents allemands.

Les Italiens et Essad pacha ont évacué Durazzo où les Autrichiens sont entrés sans combat. Depuis ce moment, ceux-ci n'ont pas repris l'offensive vers le sud de l'Albanie. Un groupe d'Albanais, encadrés d'Autrichiens, occupent Pekinjé, sur le Skoumbi, au sud de Durazzo.

Les Italiens fortifient Vallona ; ils sont sous les ordres du général Emilio Bertotti ; engagé à dix-sept ans, le général Bertotti en a aujourd'hui soixante ; il est né en 1855, à Meina, sur le lac Majeur.



Le colonel Driant, député de Nancy, a disparu lors de l'attaque du bois des Caures. Nous donnons ici sa dernière photographie.



L'illustre tragédien Mounet-Sully, doyen de la Comédie-Française, est mort le 1^{er} mars, à l'âge de 75 ans.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 72, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru dans le bas et à gauche de la page 6 de ce fascicule, et représentant des " Réseaux de fils de fer barbelés autrichiens sur le Carso ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



La Guerre en Caricatures



— Y a pas d'erreur, not' cuistot, il a l'sens de l'actualité, aujourd'hui qu'on est dans les boyaux, il envoie des tripes.
— C'est comme le jour qu'on a abattu deux taubes, il a fait des pigeons en fricassée.



F. Sothol

— Quatre francs c' truc-là, ben tu n'attaches pas ton chien avec des saucisses.
— C'est plus avantageux de les vendre.